Connaissance historique et usages politiques du passé

Considérations autour de l'épilogue du Dimanche de Bouvines de
Georges Duby

Felipe Brandi**

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3535>

DOI : 10.4000/ccrh.3535

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 25 janvier 2009

Pagination : 135-185

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Felipe Brandi**, « Connaissance historique et usages politiques du passé », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 44 | 2009, mis en ligne le 29 novembre 2011, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3535> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccrh.3535>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Connaissance historique et usages politiques du passé

Considérations autour de l'épilogue du Dimanche de Bouvines de Georges Duby*

Felipe Brandi**

- 1 Le destin historiographique d'un historien ne s'arrache qu'à grand-peine à la perception qu'en ont eue ses pairs, ses contemporains. La réception qui lui a été faite de son temps consolide le point de départ à partir duquel se déploie la mémoire historiographique, l'appréciation proprement historique de son apport savant. Elle s'impose à la lecture que les générations qui le suivent feront de son travail, et détermine les positions qu'elles prendront à son égard. Certes, rien n'empêche qu'à la longue, le recul aidant, des relectures viennent mettre en lumière des aspects de l'œuvre, passés inaperçus auprès des contemporains ou qui s'avèrent être en franche contradiction avec leur interprétation initiale. Mais même lorsque ces relectures parviennent à émerger, la trace de la première réception semble persister, ne serait-ce qu'à la manière d'un repoussoir, décidant des enjeux auxquels on rattache l'œuvre et l'auteur étudiés. Par conséquent, pour les études d'histoire de l'historiographie, est particulièrement délicat ce moment où la mémoire historiographique d'un historien est à peine amorcée, ne s'étant pas encore tout à fait dégagée des images que s'en sont faites ses contemporains. Et où le recul se fait déjà impératif, alors qu'il n'est pas encore possible.
- 2 Aujourd'hui, s'il est un cas privilégié permettant d'observer ce passage que suppose l'entrée d'un auteur dans la mémoire historiographique, c'est celui de Georges Duby. Car, la distance faisant ici défaut, cette mémoire n'en est encore qu'à ses débuts, et, d'autre part, la lecture faite par ses contemporains a permis, déjà de son vivant, de fixer quelques modes d'entrée, des sujets bien constitués donnant accès à l'intelligence de son œuvre. Si bien que l'historien de l'historiographie se retrouve, devant le travail de Georges Duby, dans cette situation ambiguë, où il est, bien qu'encore trop tôt, déjà possible d'apprécier *historiquement* la place qu'il a véritablement occupée dans l'évolution des études historiques en France au cours du dernier demi siècle.

- 3 Dix ans après sa disparition, des travaux sont aujourd'hui en cours qui assurent la survie de l'œuvre et son entrée, paisible, dans la mémoire historiographique du second xx^e siècle. Poursuivis tout au long de la dernière décennie, ils sont déjà parvenus à souligner l'importance et l'actualité de l'apport du grand médiéviste. Parmi les principaux thèmes qu'ils soulèvent et qui constituent à l'heure actuelle les premiers étages, solides, de la mémoire historiographique de Georges Duby, figure bien sûr son apport à l'histoire sociale, à l'histoire du Moyen Âge rural, son concours à cette aventure historique que fut l'histoire des mentalités. Mais il est un thème qui semble attirer de plus en plus l'attention des commentateurs : celui de l'écriture. C'est-à-dire, ce grand projet *historiographique* que Georges Duby esquisse pour la première fois au début des années soixante, en plaçant le rapprochement entre « création historique » et « création poétique »¹, et qui sera destiné à devenir une sorte de couronnement de l'œuvre, lorsque les trois volumes des *Dames du XII^e siècle* s'achèveront sur une histoire se réclamant d'un statut à la fois savant et littéraire². L'écriture, l'alliance entre la rigueur de la recherche historique et la plume de l'écrivain, le désir d'aménager le discours historien pour briser les cloisons du monde universitaire et rejoindre un public lecteur non spécialiste, semble s'être convertie en l'image même de l'œuvre, incarnant la perception que les contemporains en ont eue, et l'impression forte qu'elle semble avoir faite sur nous. Rien de plus naturel alors que de la voir érigée en l'un des sujets de prédilection de toute une gerbe d'études qui, dans un contexte historiographique où les enquêtes foisonnent sur fond de curiosité pour la « poétique » des historiens, s'engagent dans une relecture de l'œuvre du médiéviste.
- 4 Particulièrement emblématiques à cet égard sont les écrits de Jacques Dalarun, de Danièle Bohler et de Mirna Velcic-Canivez³. Grâce à eux, le « style », ou l'« art » de Georges Duby est venu s'imposer comme un thème essentiel pour l'appréciation et l'intelligence de son apport savant. S'interrogeant sur le rôle proprement cognitif que Duby accorde à l'écriture historique, ils parviennent à infléchir une image souvent véhiculée par les médias qui s'emploie à montrer le médiéviste comme, avant tout, un historien-écrivain, auteur d'ouvrages à grand tirage ; un « artisan », peu soucieux de théorie (comme Duby l'a lui-même maintes fois déclaré) et dont l'apport serait à mesurer strictement sur le plan des résultats empiriques. À l'encontre donc des images hâtives, et à nos yeux commodes, qui prennent prudence à l'égard de la théorie pour signe d'un manque, ou mépris de la réflexion théorique, toute une brassée de recherches sur le geste littéraire chez Duby nous apprend que son bonheur d'écriture est non seulement compatible avec, mais est encore intimement uni à une réflexion critique sur la portée et les horizons de la connaissance historique. Ni coquetterie, ni pure aspiration littéraire, la part de l'écriture et du plaidoyer pour l'histoire conçue comme un art est, dans son œuvre, inséparable d'une déontologie, et recèle un enjeu épistémologique subtil et de singulière gravité, que l'on ne saurait pleinement appréhender qu'en resituant son souci du style dans le cadre de la vision qu'a Duby du métier d'historien, de sa conception de la fonction sociale de l'histoire et d'une pratique de recherche qui doit beaucoup aux leçons qu'il tire de sa propre expérience sur le terrain des « mentalités ». Tel est bien, à présent, l'acquis fondamental de ces travaux.
- 5 Dans le sillage de ces études, notre objectif est ici de revenir sur les rapports entre la mise en question de l'objectivité historique et les enjeux du discours historien chez Georges Duby, en attirant l'attention sur un moment on ne peut plus ponctuel de sa production : les deux dernières pages du *Dimanche de Bouvines*. Plus précisément, l'évocation, dans

l'avant-dernier paragraphe, des paroles qu'avait un an plus tôt prononcées Francisco Franco pour célébrer l'anniversaire de sa victoire à Brunete. Soigneusement conçues, et admirablement écrites, ces deux pages de *Bouvines* restent très énigmatiques à l'intérieur du travail de Duby. À travers un usage délibéré de l'anachronisme, en laissant l'actualité politique se faufiler dans le récit et en prenant ouvertement parti contre l'idéologie néfaste du général espagnol, Georges Duby dote l'ouvrage d'un dénouement quelque peu imprévu, qui déborde le cadre immédiat d'une analyse portant sur l'univers mental de la chevalerie du XIII^e siècle. Débordement qui n'a pas toujours été bien compris, mais qui entend faire de l'étude d'une de ces « journées qui ont fait la France » le locus d'une dissection des principes sur lesquels reposent, et notre conception d'histoire, et le savoir que produisent les historiens.

- 6 Après l'étude des « résonnances » de la bataille, l'ouvrage se termine avec deux pages magistrales sur le reflux de l'histoire militaire dans les sociétés occidentales de l'après-guerre. Les sociétés européennes, affirme alors Duby, repoussent les batailles de leur mémoire. Elles ne leur donnent plus le premier rôle dans l'enseignement de l'histoire, à bon droit. Pourtant, ajoute-t-il, leurs dirigeants demeurent séduits par l'odeur de l'encens. La guerre qu'ils mènent est plus ténébreuse, plus meurtrière que celle pratiquée au XIII^e siècle ; et lorsqu'ils peuvent, ils prennent plaisir à proclamer qu'ils ont Dieu de leur côté. À cet instant, le récit s'arrête, pour céder la place à une longue citation. Georges Duby est un historien qui ne cite pas à plaisir. Cette fois-ci, il fait en réalité beaucoup plus, et donne à son lecteur l'occasion de suivre, en une demi-page, l'extrait de deux discours prononcés par Francisco Franco : le premier, en 1964, et le second, l'année précédente (le 25 juillet 1971), à Santiago de Compostella, prétendant que la victoire de Brunete le jour de l'anniversaire du patron de l'Espagne était la preuve du soutien de Dieu à la cause nationaliste.
- 7 Georges Duby reprend la parole, sans plus attendre, dans un court dernier paragraphe. Son ton n'entend pas dissimuler l'indignation, lorsqu'il revient sur ce Dieu de la guerre, cette figure convoquée à tort et à travers, servant de bannière à toutes les causes, et dont le vil usage ressurgit facilement dans la bouche des usurpateurs. En s'impliquant, élégamment, l'historien remet en cause l'idéal de froideur objective ; et se sert ouvertement de sa subjectivité pour, à la fois, dénoncer l'usage idéologique de l'histoire, et prouver qu'à l'aune de l'objectivité historique, même le fait le plus concret reste hors de portée.
- 8 *Le Dimanche de Bouvines* s'achève en s'ouvrant sur une interrogation, d'une portée beaucoup plus large, sur l'histoire ; et devient, par là même, un cas exemplaire des fronts multiples sur lesquels Georges Duby a poussé sa réflexion – que nous n'hésiterions pas à appeler « théorique » – sur le métier et le savoir historiens. Entre autres, le rôle de l'écriture dans le travail de reconstitution historique du passé ; la reconnaissance de ce qu'apporte, de plein droit, à la recherche la subjectivité de l'historien ; la critique des prétentions objectives de l'histoire et la mise en évidence de sa nature polymorphe, laquelle dépasse les visées proprement savantes des historiens pour embrasser d'autres instances qui assurent la gestion des représentations du passé ; bref, se retrouvent réunis, dans l'épilogue du livre, tous les grands thèmes que cet « artisan » ne s'est peut-être jamais mis à théoriser, mais qui n'ont cessé de le tenailler, comme en témoigne la manière discontinue, mais récurrente, dont ces questionnements font irruption au fil des pages de ses écrits, ou lors de ses conférences et des nombreux entretiens qu'il a accordés.

- 9 S'intéresser à l'épilogue du *Dimanche de Bouvines*, c'est donc suivre la trace de cette méditation parsemée, et pourtant vigoureuse que le médiéviste a consacrée aux conditions de possibilité de la connaissance historique. Énigmatiques et d'une appréciation difficile, ces dernières pages de l'ouvrage s'avèrent néanmoins être un moment privilégié pour celui qui souhaite s'interroger sur la conception de l'histoire chez Duby ; moment qui réclame une appréhension oblique, et dont la valeur et la portée ne se font vraiment jour que lorsqu'on l'articule à tout un ensemble d'autres aspects du travail et de la pensée de l'auteur. Le passage que nous avons choisi n'a, en réalité, rien d'un sort banal. Il en connaît un insolite. En France d'abord, où il fait l'objet d'un rare silence, qui contraste avec l'ouvrage, dont on a, dès sa sortie, parlé à profusion. Hors de France, ensuite. Car nombreuses sont, à la fin des années quatre-vingt, les éditions qui, entendant traduire l'ouvrage, décident – mais pour quelles raisons ? – de le supprimer. Le cas le plus remarquable étant celui de l'Espagne : treize ans après la disparition de Franco et dix ans après la chute du franquisme, le passage n'y figure pas. Et il demeure, aujourd'hui, toujours absent.
- 10 À partir d'une première approche de la problématique du livre, notre but sera de l'articuler à d'autres recherches qui se préparent à la même époque et qui, près de *Bouvines*, vont jeter les bases d'une approche de l'histoire de l'historiographie en pleine vogue aujourd'hui. Un troisième moment devra, enfin, achever ce parcours, et nous esquisserons une mise en perspective de la réception de Georges Duby en Espagne, essayant de cerner les motivations, les enjeux, qui mènent à la disparition de l'épilogue du livre dans l'édition espagnole. Ce parcours, qui nous éloignera quelque peu du passage autour duquel nous nous plaçons, est ce qui permettra de réinscrire l'ouvrage dans la genèse, souvent oubliée, des chantiers historiographiques les plus actuels : la mémoire, l'histoire de l'historiographie, les usages politiques du passé.

L'ouvrage et sa problématique : l'historien et le panégyriste

- 11 Paru en 1973, à l'apogée du triomphe de l'histoire anti-événementielle, *Le Dimanche de Bouvines* avait tout pour faire figure de provocation. Prenant pour objet la victoire remportée par Philippe Auguste sur Otton de Brunswick et sa coalition lors de la bataille du dimanche 27 juillet 1214 près du pont de Bouvines, en Flandres, et s'intéressant, qui plus est, à ce succès militaire destiné à devenir l'une des dates fondatrices de la geste nationale française, Georges Duby donnait bien l'impression de vouloir s'écarter du modèle sur lequel s'était à l'époque bâtie la modernité de l'historiographie universitaire. Pis encore, il semblait se tourner précisément vers tous ces domaines sur la mise au ban desquels se croyait alors fondée l'historiographie la plus prestigieuse et la plus sérieuse. À savoir : l'histoire-bataille, l'histoire des grandes dates nationales, l'histoire-récit ou événementielle. Bien entendu, il n'en était rien.
- 12 On suppose l'ouvrage, dans ses grandes lignes, bien connu de tous ; ce qui nous dispense d'y revenir et de le présenter en détail, ou de montrer comment cette couverture trompeusement « événementielle » du livre non seulement ne l'a pas desservi, mais a même tourné à son avantage, en en doublant l'effet, en mettant davantage en relief les défis relevés et contenus dans ses pages. Contentons-nous de signaler, brièvement, les raisons qui ont présidé à l'acceptation par Duby de la commande que lui fait, en 1968,

Robert Gallimard. Elles vont participer, de très près, à la construction du plan de l'ouvrage et au type de traitement auquel l'auteur soumet le thème. Georges Duby est lui-même revenu à plusieurs reprises aux motifs de son acceptation, s'expliquant sur ce qui l'a poussé à se rallier aux « Trente journées »⁴. Autant la collection créée par Gérard Walter allait, en apparence, tout entière à l'encontre du modèle d'histoire que poursuivait le médiéviste, autant il pouvait y trouver des motivations pour s'engager dans la nouvelle entreprise. Le projet l'attire, parce que l'occasion lui est alors donnée de parvenir à combiner deux visées distinctes, mais qui seront dans l'ouvrage beaucoup plus profondément corrélées qu'elles ne le semblent à première vue. Dans la commande de Robert Gallimard, Duby reconnaît aussitôt un appel à relever un véritable défi. Celui, dit Pierre Nora, de « planter le drapeau de l'histoire que l'on n'appelait pas encore « nouvelle » mais qui l'était déjà sur « l'Annapurna de l'histoire la plus traditionnelle »⁵. Exploit, qui devait pourtant se réaliser non pas indifféremment, mais uniquement à condition qu'il soit accompagné d'une performance seconde et formelle, au plan de l'écriture.

En fait, l'occasion, que je saisis sans hésiter, c'était d'être tout à fait libre. Pour la seconde fois, il m'était offert de ne pas m'adresser seulement à mes confrères historiens et à mes élèves, mais à beaucoup d'autres, de me dégager de la corporation [...]. Largement ouverte, cette collection autorisait à s'abandonner au plaisir d'écrire à son goût, sans entrave⁶.

- 13 L'acceptation de la commande des « Trente journées » venait, en effet, répondre à un désir ancien : celui de s'affranchir des contraintes du style académique, de dépouiller son récit de l'appareil austère qui l'engourdit. Et d'être libre d'écrire. À sa guise. Après les trois volumes parus dans la collection d'Albert Skira, *Le Dimanche de Bouvines* représente l'accomplissement du vœu qu'il avait exprimé dix ans auparavant, en 1962, en déclarant qu'« il n'est plus interdit d'espérer que l'historien, s'il se persuade d'être artiste, parvienne un jour prochain à se faire lire »⁷.
- 14 La part de l'écriture est donc, dès le départ, une dimension essentielle de l'ouvrage. « Part de l'écriture », qu'est-ce à dire ? Dans *Bouvines*, elle comprend certes la facture, le soin de la forme, l'attention à la beauté des phrases et à leur effet, mais elle ne s'y borne pas. Au-delà de tous ces traits qui assurent au récit de Duby la qualité littéraire bien connue de ses lecteurs il y a en outre, cette fois-ci, un effort pour se situer par rapport à l'écriture, pour déterminer le champ d'action de l'écriture elle-même (y compris la sienne) dans la réalisation et vis-à-vis de l'effet du travail historien. C'est pourquoi on est en droit d'affirmer que le souci formel fait partie intégrante de l'enjeu dont il est justement question dans *Le Dimanche de Bouvines*. Il est d'autant plus lourd de conséquences que, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, prend place une remise en question des procédés de fabrication du fait historique. Ici, le positionnement qu'adopte Duby à l'égard de son écriture entend, en le démontrant par l'exemple, rendre sensible à son lecteur jusqu'à quel point tout système historien doit son efficience et sa longévité à une armature discursive bien charpentée.
- 15 Cette prise en compte du rôle inéluctable du discours dans toute intelligence historique est, d'une part, ce que prône l'apologie que l'auteur fait d'une histoire plus consciente de sa parenté avec l'art ; il est, d'autre part et en même temps, une mise en garde, l'avertissement donné aux historiens pour leur faire comprendre qu'un écart foncier sépare leur discipline du modèle des sciences exactes auquel ils ambitionnent de se conformer. Menace à l'encontre des ambitions épistémologiques des historiens, l'attention franchement portée à leur discours vient, en effet, mettre en exergue la mince

frontière séparant ce qui fait la force et la faiblesse de l'histoire. L'art du récit historique, cet art de la mise en scène narrative, assure à l'histoire le plaisir qu'elle procure à ses lecteurs, à ses auditeurs. Plaisir de connaître et de comprendre ; plaisir de joindre, par la voix de l'historien, ceux qui appartiennent aux temps révolus. Par cette puissance de séduction, charmant ceux ou celles qui l'entendent, l'histoire s'assure un écho. Or, si une telle ressource heurte l'orgueil épistémologique des historiens, c'est bien parce que, contrairement à d'autres disciplines, la vertu, le mérite de l'histoire ne sauraient alors s'estimer sur les seuls réquisits d'une connaissance positive. Mais c'est surtout parce que, prêtant ici le flanc aux ruses du récit, cet attrait formel de l'histoire vient faire s'insinuer, en soubassement du scénario créé, la part de la fiction, voire donner prise aux falsifications.

- 16 Falsification et plaisir : il ne s'ensuit certes pas, dans la pensée de Duby, que ces deux dimensions s'impliquent mutuellement, ni que l'écriture, le travail formel de l'historien soit dénué de toute contribution au bon résultat d'enquêtes scrupuleusement menées. Pourtant l'embarras, la complexité du statut de l'histoire semble bien relever du fait que sa faiblesse et sa force reposent sur un seul et même pilier. Tout au long de *Bouvines*, ces deux dimensions apparaissent peu à peu confrontées – à travers leur solidarité, leur écart. L'une et l'autre mettent l'historien en face de ce qui fait l'essence même du succès de toute entreprise historique : le jugement que portera la postérité sur les temps passés. Pour Georges Duby, l'histoire, qu'elle soit « savante » ou « populaire », est par définition un discours visant à gagner, à subjuguier une audience. Ce retour fait sur l'écriture se situe à présent tout à fait dans le sens de son projet de rapprochement entre l'art et l'histoire. Il entend en effet montrer que le travail du style, le soin de la forme, peut s'avérer être un outil précieux, indispensable à la tâche de reconstitution et de compréhension de l'historien. Dans son esprit, il n'est pourtant pas question de le préconiser sans faire en même temps ressortir la contrepartie d'un tel relief accordé au discours : en l'occurrence, le risque pour l'histoire de n'être plus en mesure de se distinguer de la falsification.
- 17 Les contours de l'enjeu de *Bouvines* commencent ici à se dessiner. Si les échos de la victoire de Philippe Auguste sont arrivés jusqu'à nous, si trente générations en ont gardé le souvenir, c'est parce que, mues par une volonté politique, des versions successives ont entretenu la relation des ces hauts faits. Comment ? En captivant, en fascinant, en faisant croire – souvent, en flattant aussi. La matière historique existe grâce au triomphe des versions qui parviennent à charmer, à séduire, à éveiller des résonances profondes dans le public. De chacune de ces versions, pourtant, le souvenir ne ressort jamais intact, inaltéré. Les déformations, les travestissements s'opèrent, d'une variante à l'autre ; et ce n'est ni leur moindre fidélité à l'événement concret, ni le manque de conformité entre leurs relations, qui aurait fait obstacle à la survie, à la résonance de la bataille. Dans la pérennité du souvenir, dans le triomphe d'une variante sur les versions concurrentes, l'enjeu ne prend pas l'*exactitude* comme facteur déterminant. En histoire, et c'est alors qu'elle se montre sous son vrai jour, ce qui se répercute dans les cœurs l'emporte, nous prévient Duby, sur les opérations qui fondent la positivité, la configuration strictement savante du travail des historiens. N'en déplaise aux tenants de l'histoire scientifique, à un niveau plus élémentaire, partant plus essentiel du discours historique, il y a volonté politique, ainsi qu'un cadre mental, idéologique, qui rejaillit sur la subjectivité de l'historien ; et surtout, enfin, ce fait que la crédibilité de l'histoire a pour base le retentissement de sa parole.

- 18 Séduisante, déformante : voici l'histoire montrée à visage découvert dans les pages du *Dimanche de Bouvines*. Or, la défense de « l'art » de l'historien chez Duby s'ancre dans cet écart ténu entre les périls et le bonheur d'une histoire tenue pour « un art littéraire essentiellement »⁸. Conscient que l'objectivité en histoire est une chimère, que chaque version d'un événement passé le dénature et qu'il est vain de prétendre s'être approché du passé à l'état pur, Georges Duby ne rejette pas la visée de connaissance constitutive de l'activité historiographique. Faute d'objectivité, et d'une précision fondée sur l'exemple des sciences physiques, la reconnaissance de la part de l'écriture dans la construction des explications historiques est tout le contraire d'une capitulation, d'une abdication de cette visée de connaissance sur laquelle repose l'intentionnalité de l'historien. Au risque de destituer l'histoire du concert des sciences, prendre acte du lien entre la première et son discours n'est-ce pas gagner en lucidité ? Si, pour Duby, l'historien a intérêt à s'emparer de son écriture, c'est non seulement pour jouir des bénéfices qu'elle est à même d'apporter ; c'est aussi – surtout – pour se mettre en état de reconnaître ses possibilités propres et ses limites, et de discerner les dangers qui le guettent, les menaces de falsification et d'instrumentalisation du passé.

La « mise en scène » et la construction du fait historique

Monsieur, c'est la première fois que j'assiste à la bataille, dit-il enfin au maréchal des logis ; mais ceci est-il une véritable bataille ? (Stendhal)

- 19 Ce positionnement subtil de Georges Duby à l'égard de l'écriture historique, prônant, d'un côté, l'apport créateur de l'expression, accusant, de l'autre, le risque d'un penchant à la mythification, n'apparaît nulle part thématiquement au long de l'ouvrage. Mais il s'y dessine, peu à peu, *dans le récit*. Et il se manifeste, de prime abord, dans la construction même de son plan. Plan en trois parties, dont chacune recèle une prise de distance à l'égard de l'exposé familier à l'histoire de type « événementiel ». Point ici de récit bâti sur le déroulement chronologique des faits. Point de succession des événements montée sur l'ordre d'une causalité linéaire. À leur place, trois traitements qui indiquent, chacun, un enjeu indépendant⁹, dont l'agencement, pourtant, fait que *Le Dimanche de Bouvines* s'introduit simultanément dans le cadre de deux modèles diamétralement opposés – celui de l'histoire événementielle, celui de l'histoire des « structures » –, pour les bouleverser l'un et l'autre de l'intérieur.
- 20 La première partie du livre, « L'Événement », est intégralement consacrée au modèle événementiel, tout en lui étant on ne peut plus opposée. Georges Duby se détourne des termes alors couramment utilisés pour vilipender l'événement. S'il se sert, dans les pages préliminaires, de l'image de « l'écume de l'histoire »¹⁰, aucune mention n'est faite de l'épaisseur des durées. Il va même jusqu'à sauver « l'histoire positiviste » du mépris dominant, en la déclarant « en rien négligeable »¹¹. Sa cible est en effet ailleurs. Ce qu'il y dénonce, c'est moins le « péché événementialiste »¹² que le principe qui la guidait dans la critique du témoignage, désireuse d'« y dépister le mensonge »¹³, d'« en faire surgir la vérité », alors que, poursuit-il, « nous le savons bien », le « fait vrai » est inatteignable :
 nul ne percevra jamais dans sa vérité totale, ce tourbillon de mille actes enchevêtrés qui, dans la plaine de Bouvines, se mêlèrent ce jour-là¹⁴.
- 21 Placée à l'orée du livre, cette objection est porteuse. N'est-elle pas là en guise de tremplin pour engager un procès contre l'obsession d'objectivité qui hante l'esprit de tout historien ?

- 22 L'accusation vaut pour « l'histoire positiviste » ; vaut-elle aussi pour l'histoire tout court. En témoigne la façon très originale dont Georges Duby construit la part de l'exposé de la bataille dans l'ouvrage. Il choisit de disjoindre le discours qu'il tient en tant qu'historien de la chronique qui lui sert de principal document, pour se livrer, au seuil de son récit, à la « mise en scène ». C'est-à-dire, en mettant d'emblée en exergue le statut de spectacle, la valeur scénique de la reconstitution historique. Adaptée par Andrée Duby, la chronique de Guillaume le Breton est mise à l'écart et présentée « crûment »¹⁵ dans une section qui lui est réservée. Il s'agit, en réalité, d'un procédé qui permet à Georges Duby de renverser la perspective de l'historiographie traditionnelle, en venant précisément défaire le lien supposé naturel entre le scénario construit par l'historien et le document qui lui sert de « source ». Ce ne sont donc pas les données tirées de la chronique, mais au contraire la simulation du nœud de l'affaire qui se déclare, qui s'avoue « mise en scène » à travers la voix de l'historien¹⁶. Le côté, la portée théâtrale réside, par conséquent, dans l'intelligibilité de fond que l'historien est censé donner à la suite des événements.
- 23 On sait comment, cherchant à répondre aux thèses « narrativistes », les historiens ont, naguère, attiré l'attention sur le fait qu'à l'instar du discours scientifique, l'histoire explicite les règles de sa production¹⁷. Les opérations de critique, de vérification des hypothèses et de traitement des données font de l'histoire un savoir contrôlé ; elles lui assurent une parenté avec le discours scientifique, ou du moins attestent de la distance qui la sépare de la fiction. Tout cela n'est pas sans parallèle avec la procédure mise en œuvre par Duby. L'histoire n'étant pas le roman, il s'agit en effet ici de reproduire, à la vue du lecteur, les règles qui président à sa propre construction discursive. À cette différence près que ce ne sont pas les règles de la critique érudite et des notes (elles-mêmes supprimées), mais celles qui commandent les techniques de la mise en intrigue que le médiéviste entend désormais expliciter. Cette procédure choisie par Duby s'avère, en réalité, d'autant plus probe qu'elle vide son texte de toute dissimulation de la mise en forme littéraire, et reconnaît ouvertement l'appartenance de l'histoire au genre du récit. On voit clairement qu'à l'encontre de l'impression parfois suscitée chez certains de ses lecteurs¹⁸, *Le Dimanche de Bouvines* ne se donne pas pour but d'insister sur la supposée consubstantialité de l'événementiel et de « l'histoire-récit ». Bien au contraire, sa visée ici est de montrer que, puisqu'il existe un écart irrétrécissable entre le passé et sa représentation, c'est en déployant des techniques qu'elle partage avec d'autres genres de récit que l'histoire entend – en choisissant un décor, une intrigue, en mettant en scène une temporalité, le mouvement et le jeu des acteurs – non pas tant combler, mais *faire avec* cet écart foncier.
- 24 Cette première partie du livre, que l'on a parcourue d'une vue cavalière, recèle un questionnement historiographique de la plus haute importance, puisqu'elle porte essentiellement sur la nature construite de cet élément de base de la connaissance de l'histoire qu'est le fait historique. L'événement, ou l'événementiel proprement dit, est peut-être moins ici l'enjeu que la façon dont prend naissance le fait historique – qui dérive, lui, de ce phénomène étrange par lequel certains épisodes, aussi éphémères soient-ils, se voient détachés de la masse des menus faits qui scandent la vie des hommes et sont sauvés de l'oubli. L'établissement du fait historique, et ce qu'on entend ensuite faire avec lui : ce qui constitue le point de départ de *Bouvines*, c'est la distance prise par rapport à ces deux opérations les plus essentielles de l'histoire.

Le légendaire : l'histoire à l'image du mythe

- 25 La problématique historiographique mise ainsi en place dans cette première partie du livre connaît un nouveau développement dans le troisième acte, intitulé « Légendaire ». Suite et fin de l'ouvrage, il reprend et fait rebondir le thème de la construction du « fait historique », attirant l'attention non pas à nouveau sur l'écriture, mais sur les « usages ». Or, c'est l'articulation de ces deux questionnements qui donne au *Dimanche de Bouvines* le statut d'ouvrage d'histoire de l'historiographie à part entière, assurant, qui plus est, la portée de la réflexion théorique de son auteur.
- 26 Dans le but de repérer les résonnances de la victoire capétienne, Georges Duby reconstitue ici les avatars de sa mémoire, l'entretien soigné de son souvenir et la fortune historiographique du succès obtenu en l'été 1214. En pistant les vecteurs de la propagation du souvenir, il traque les déformations, les gauchissements, les inflexions, et décèle, en action, le travail – toujours sélectif – de la mémoire. Au bout de quelques pages, on voit la relation faite par Guillaume le Breton, celle-là même qui avait été « crûment » reproduite, en guise de « meilleure trace »¹⁹, se convertir en l'assise d'un monument expressément grandiose, et dont les proportions de très loin la dépassent. Un trophée. Car la joie de cette heureuse issue, on la croit digne de durer. On tâche d'en perpétuer le souvenir, d'en faire un signe de la victoire du bien sur le mal, l'emblème de la gloire d'un peuple et d'une cause. Nationale.
- 27 L'ouvrage qui aurait pu jusqu'alors nous faire croire qu'il tournait fondamentalement autour de la bataille, d'un fait concret, change ici de registre, et se donne pour objet l'étude de la naissance d'un mythe. Ce qui intéresse Duby, c'est le travail auquel la matière historique est soumise aux mains des « chanteurs d'histoire »²⁰, ces artisans de la mémoire. Souhaitant fixer pour la postérité la victoire capétienne, des générations d'historiens en ont, du côté du vainqueur, ravivé la présence, en en forçant certains traits, en en rapetissant d'autres, en l'amplifiant « aux dimensions de l'épopée »²¹. Embellie, magnifiée, la trace de la bataille est pénétrée, de part en part, par le légendaire, l'exagération, l'enjolivure. C'est ainsi l'histoire elle-même qui se dessine à l'image du mythe.
- 28 Au sortir de cette exploration du légendaire, deux classes de questions vont très directement informer le regard que porte Duby sur l'histoire et le savoir dont les historiens entendent être bien les garants.
- 29 – Si le reportage composé à chaud par Guillaume le Breton, cette trace « la plus directe, la moins brouillée »²² de Bouvines, s'avère être « déjà peu fidèle à la réalité », c'est non seulement parce que chaque témoignage accuse les limites même du réalisme de l'histoire ; pas plus qu'un Fabrice del Dongo, nul témoignage ne saurait enregistrer l'intégralité du vécu ; mais c'est surtout parce qu'en bon serviteur, Guillaume entend bâtir son chant à la gloire de son seigneur. Le rêve d'objectivité de l'histoire se révèle, dès le départ, compromis. Entre le « fait réel » et sa trace, entre le vécu et l'historique, s'interpose un écran déformant. Alors que la mémoire retient certains faits, qu'elle magnifie, d'autres, moins honorables, sont passés sous silence. Vite oubliés. En examinant 275 chroniques et histoires du XIII^e siècle, Duby esquisse la géographie de l'écho de Bouvines. Il repère les zones de silence et d'indifférence, et nous montre comment le souvenir se déformait selon le camp sur lequel chaque historien se trouvait aligné. Les

variations de ce que les contemporains, et les historiens après eux, ont voulu retenir s'opèrent selon deux phénomènes qu'il importe de distinguer :

- 30 a) d'abord, la *confrontation* d'intérêts opposés. Car l'histoire, à l'instar de la mémoire, est façonnée par le conflit des versions, des interprétations, motivées, déterminées par les intérêts qu'elles cherchent à mobiliser. Tandis que l'événement apparaît magnifié dans la bouche des vainqueurs, on cherche, du côté des adversaires, à amoindrir les dégâts, à rendre la défaite moins vexante ;
- 31 b) ensuite, l'*amplification*, car à mesure que l'événement s'éloigne, on est de moins en moins encombré par le souvenir des contemporains ; on est davantage porté à fantasmer. Plus éloignés de l'événement, d'autres auteurs se permettent des audaces qui les mènent beaucoup plus loin que Guillaume le Breton ne s'était autorisé. Le « légendaire » petit à petit, mais sans tarder, s'infiltrer. Ces deux opérations se nourrissent mutuellement ; de leur rapport réciproque, dépend la fortune historiographique du souvenir.
- 32 – La trace de la journée du 27 juillet 1214 a été gauchie, manipulée dès le départ. Non pas uniquement par les distorsions du témoin, par les caprices et les imperfections de la vue et de l'ouïe. Mais aussi, d'une part, par le travail collectif de la mémoire, au cours duquel des pans entiers du souvenir sont brodés, amplifiés, alors même que des lambeaux se perdent dans la transmission. Et surtout, d'autre part, par son rattachement à une cause, par les partis pris plus ou moins conscients, par la confrontation, jamais innocente, entre une version de l'événement et les réponses que lui sont données par ceux qu'elle heurte. Car « il existe autant de mémoires individuelles et collectives qu'il y a des individus et de groupes et chaque mémoire dépend de ce que chacun d'entre eux estime mériter d'être conservé par le souvenir »²³.
- 33 La mémoire historique, donc l'histoire elle-même, est la résultante de ce que laisse passer ce « crible » qui procède, lui, de la manière dont évolue cette tension, cette pression que s'imposent les uns aux autres les intérêts antagoniques en jeu. À cet égard, l'enquête menée par Georges Duby s'avère exemplaire, lorsqu'elle repère la manière dont se disloquent les saillies des discours, selon que changent les rapports de force, que de nouvelles attitudes se cristallisent qui viennent modifier la façon qu'ont les hommes de percevoir l'événement et leurs intentions en s'y référant. Dans *Bouvines*, ce qui apparaît, derrière la sélectivité de la mémoire, c'est la volonté d'instrumentaliser le passé. C'est aussi la nature plastique de la matière historique, sans cesse maniable, inséparable de la manière dont on la sollicite pour servir à une cause, un pouvoir.
- 34 Du moment qu'elle sert à célébrer les gloires d'un peuple, d'une nation, qu'elle en incarne et préfigure – par le triomphe ou l'échec, dans l'édification ou le scandale – la destinée, l'histoire à fort à faire avec la politique. Parce qu'elle est véhicule de la cohésion sociale, de la mémoire on se sert en vue de gérer les conflits, de redresser les forces sociales et étouffer les dissensions. L'instrumentalisation du passé entend tonifier l'« âme collective » ; attachée à une morale, levée comme une bannière, à l'histoire est assignée la tâche de répondre à une quête identitaire, et on attend d'elle une lumière sur ce qui a fait de nous ce que nous sommes. Affectée d'une telle vocation, l'histoire sert bien d'assise aux proférations normatives, et souvent encourage l'exaltation d'une supériorité ethnique, attisant des « latentes xénophobies »²⁴.
- 35 Est-il beaucoup trop sombre ce portrait qui nous est ainsi livré de la mémoire historique ? Il faut, en fait, attendre la dernière page du livre pour la voir se présenter à découvert. Liée à une morale, la mémoire ne travaille le souvenir que tant qu'il se montre à même de

soutenir des discours normatifs, de rallier les gens, d'incarner un destin collectif. C'est alors que, devant les expériences de l'Europe contemporaine, Georges Duby constate le repli de l'histoire militaire, charriant par corollaire l'effacement du souvenir de Bouvines. Est-il pourtant perdu ? N'est-il pas toujours prêt à renaître sous d'autres formes, sous d'autres noms, en d'autres lieux, avec d'autres capitaines ?

- 36 Au terme de cette longue traversée du souvenir de Bouvines, au moment même de son éclipse, Georges Duby saisit l'événement de façon la plus complète et, disons, la plus neuve. Non pas uniquement parce que son ouvrage se trouverait placé « au moment où un climat est en train de disparaître, ce qui à la fois donne le désir et la possibilité de l'étudier »²⁵, mais parce qu'il sait que le sens véritable de l'événement n'aurait pu apparaître de façon aussi limpide, pour ses lecteurs en 1973, qu'à travers la dénonciation de la mythification d'une autre « victoire », se passant devant leurs yeux et saisie ici sur le vif. Ici prend place les considérations autour du général Franco.
- 37 En s'impliquant, le médiéviste prend le contrepied des principes qui orientaient les règles de la méthode positiviste, et prône une approche qui fait retour sur elle-même et qui, sans délaisser le souci de rigueur, fait savoir la conscience qu'elle a de la distance qui la sépare, en fait et en droit, d'un idéal d'objectivité. À la place du désir de neutralité, de l'étalage de tout l'appareil austère de l'érudition et de l'enquête de type policier du matériau documentaire, c'est la subjectivité même de l'historien qui apparaît maintenant revendiquée. Subjectivité qui se déclare aussi bien à travers un travail d'écriture qui s'assume personnel et créateur, qu'à travers l'écoute attentive que le sujet connaissant prête au présent qui l'entoure.
- 38 Toute l'intrigue du *Dimanche de Bouvines* est, en fait, constituée par cette prise en considération de l'origine forcément subjective de la connaissance historique. Bien loin du pur lyrisme, l'usage soutenu du « je » chez Duby marque une prise de position épistémologique²⁶, dans la mesure où il vient avertir son lecteur qu'il ne prétend pas « lui transmettre la vérité, mais lui suggérer, dit-il, le probable, placer devant lui l'image que je me fais, honnêtement, du vrai »²⁷, et qu'au bout du compte,
- l'histoire, c'est au fond le rêve d'un historien – et ce rêve est très fortement conditionné par le milieu dans lequel baigne en effet cet historien [...]. Il y a eu certainement perception, impalpable et informulée, de ma part, de ce qui tourmentait alors l'organisme social, et réfraction de ce tourment sur l'organisation de mon labeur. Tel est bien le rapport de l'historien au discours qu'il tient sur le passé. Ce discours s'écrit dans le présent. Sur lui retentissent les tumultes du monde dans lequel vit l'historien, dont il ne peut se retrancher, quoi qu'il fasse, et dont les contradictions inévitablement le tiraillent²⁸.
- 39 Mis en œuvre tout au long du livre à travers l'utilisation de la première personne, cet aveu de « l'inévitable subjectivité du discours historique »²⁹ atteint son point culminant dans les deux dernières pages de l'épilogue. L'usage du discours de Franco en est bien, à vrai dire, la démonstration par l'exemple. Georges Duby entend placer au terme d'un ouvrage qui est, lui-même, toute une réflexion sur l'histoire, ce point à son avis crucial au sujet de l'impossible impartialité de l'historien. Pour prévenir ici encore son lecteur que le récit qu'il tient sous les yeux, aussi scrupuleusement bâti soit-il sur les règles du métier, n'est pas à l'écart des passions. Le nier, le dissimuler, ne serait-il pas se contredire et démolir les thèses mêmes qu'il venait d'avancer ? Au cours des précédentes 220 pages, en effet, il avait, à travers une démonstration exemplaire, mis en évidence les déguisements idéologiques de l'événement, les voiles qui s'interposent fatalement entre l'historien et le passé qu'il prétend reconstituer, la vanité des prétentions d'objectivité.

Ceux qui, avant lui, avaient tenté de raviver le souvenir de Bouvines, il nous les montrait poussés par leurs partis pris, emportés par leurs croyances et leurs préjugés.

Le point de vue sur le passé, la manipulation de la mémoire, par les gens qui successivement s'attellent à faire le récit du passé, ce n'est jamais innocent. Guillaume le Breton, quand il raconte Bouvines, ne le fait pas « objectivement » : sans doute parce qu'il ne *peut* pas le faire, mais aussi parce qu'il ne le *veut* pas. Et lorsque Michelet raconte Bouvines, il est très loin, lui aussi, d'être « objectif ». Veut-il vraiment l'être ? En tout cas, tous les autres, quelle que soit leur volonté de l'être, comme Thierry par exemple, quand ils racontent le passé, ne le sont pas davantage³⁰.

- 40 Comment alors fait-il pour se dérober à ce sort et pour n'être pas une pièce de plus dans la galerie du « légendaire » ? Le passage sur Franco nous offre une réponse à cette question, à travers l'intervention finale du sujet historien. Si, tributaires de leur illusion « réaliste », ses devanciers méconnaissaient les idéologies auxquelles ils étaient asservis, c'est désormais la prise de conscience des « pulsions » « en jeu dans les choix "théoriques" »³¹, ce qui permet à Duby de bâtir un discours qui ne soit pas, lui aussi, le produit d'une nouvelle mythification. En repoussant, d'emblée, la prétention de prendre pour objet le « fait » passé, en se penchant sur la mémoire qui lui en est parvenue, l'historien réintroduit la durée du présent dans son récit. La subjectivité du savant est, dès lors, reconnue ; mais c'est surtout le point de vue de la discipline qui apparaît, désormais, comme partie intégrante de l'objet observé. Voilà le retournement mis en œuvre au cœur du *Dimanche de Bouvines*. Les angles d'approche se déplacent. Le passé est, en dernière analyse, inséparable de la manière dont le présent le *re-présente*. Dépendante du regard, de la construction historiographique, la matière passée ne devient objet historique que parce qu'encadrée dans un discours – celui d'abord de la tradition qui, l'ayant peu à peu façonnée, la lègue à l'historien ; celui, ensuite, de l'état général de la problématique savante.
- 41 L'innovation de l'ouvrage ressort largement de cette faculté de « mettre en scène » non plus l'événement passé, mais la voix de l'historien qui est censé le représenter ; de réaligner, ainsi, l'événement dans les nouveaux cadres d'intelligibilité du fait historique et du faire historiographique.
- 42 À travers sa « mise en scène » audacieuse, dorénavant non point orientée vers la bataille, mais au contraire vers l'ouvrage lui-même et vers l'intrigue de son propre exposé, *Le Dimanche de Bouvines* n'est pas tout à fait dépourvu d'une structure en abîme : une étude sur la bataille qui se livre à une histoire de ses résonnances et dissèque, à l'intérieur du travail de ses devanciers, la fabrication de l'événement, tout en se reconnaissant, enfin, pareillement aux prises avec l'imagination et la partialité, n'excluant pas le risque qu'elle court d'être une pierre de plus dans l'édifice de la légende de Bouvines. C'est bien la raison pour laquelle Georges Duby tient, d'entrée de jeu, à situer l'ouvrage et sa collection dans la longue traversée de la mythologie nationale. Dès le deuxième paragraphe du livre, il évoque « une image de mon premier livre d'histoire », celle d'un Philippe Auguste renversé de sa monture, familière à tous les Français « qui allaient à l'école dans les quarante premières années du XX^e siècle et dans le dernier quart du XIX^e ». Pour rappeler, quelques lignes plus loin, que le souvenir de la bataille n'est pas tout à fait amorti lorsque se conçoit « le plan d'une collection où, parmi les "trente journées qui ont fait la France", figure, seul événement militaire heureux avec Poitiers, le "dimanche de Bouvines" »³².
- 43 Par ce retour réflexif, Georges Duby parvient à installer sa lecture de Bouvines là où l'intelligence événementielle, « positiviste », avait échoué. En explicitant, au dernier

moment de son récit, les inquiétudes de son présent, il met en cause l'illusoire quête de l'objectivité historique. Non pas pour discréditer la connaissance de l'histoire, mais au contraire pour avertir que c'est en reconnaissant les « pulsions » de sa propre subjectivité que l'historien peut espérer discriminer ce qui provient de son propre « rêve », et assurer à sa démarche une probité et une acuité qui viennent trancher, définitivement, la frontière séparant l'histoire scrupuleuse, exigeante, critique, des travestissements et des manipulations.

Premiers échos

- 44 Accueilli avec enthousiasme, tant par les pairs que par le grand public, *Le Dimanche de Bouvines* provoque, à sa sortie, des remous au sein de la gent historienne, défiant toutes les attentes. D'abord, du fait même de son sujet : une étude consacrée à cet événement clé de la saga nationale française, et à une époque où l'histoire nationale³³ et l'événement avaient, l'un comme l'autre, mauvaise presse au sein de l'historiographie universitaire. Ensuite, en raison de la collection qui l'hébergeait : les « Trente journées qui ont fait la France », une collection « d'inspiration commune »³⁴, « qui incarnait insolemment un genre d'histoire résolument étranger, pour ne pas dire hostile à celui dont Duby était, avec quelques autres, un illustre représentant »³⁵. Il ne s'agissait, ni par son sujet, ni par sa collection, d'un ouvrage pour un historien professionnel – à plus forte raison, pour le médiéviste qui avait récemment intégré le corps des professeurs du Collège de France.
- 45 Pourtant, le vrai impact du livre repose sur la manière dont Georges Duby renverse la perspective des « Trente journées », s'emparant de l'occasion pour présenter un essai imposant sur la formation du système de valeurs chevaleresque, qu'il couronnait par une esquisse novatrice – les deux derniers chapitres – de l'histoire du souvenir de la bataille, allant du reportage immédiat fait par le chroniqueur de Philippe Auguste jusqu'à *La Civilisation de l'Occident médiéval*, de Jacques Le Goff.
- 46 Or, il importe de préciser que ni la partie « Événementiel », ni la partie « Légendaire », que nous avons présentée ci-dessus, n'ont véritablement été ce qui, au moment de sa parution, a le plus attiré l'attention des pairs. Au contraire, c'est la deuxième partie de l'ouvrage, « Commentaire », qui sera retenue comme la plus représentative de l'approche à laquelle le médiéviste soumet l'événement. Prenant définitivement ses distances avec une conception traditionnellement desséchée du grand événement, Georges Duby propose « une sorte d'ethnographie de la pratique militaire au début du XIII^e siècle »³⁶ ; une approche attentive aux « manières de penser et d'agir », au « rapport au monde »³⁷ des hommes du temps. En essayant par-là de dégager une intelligence de la bataille corollaire à une conception de la guerre, à l'idée que l'on se fait de la paix et à la constitution de la morale d'une classe guerrière qui détient le monopole du port légitime des armes. La journée du 27 juillet 1214 est soumise à un décryptage en profondeur, à même de l'articuler aux mouvements qui, à ce moment précis, affectent le jeu social et se répercutent sur le système des représentations.
- 47 En effet, c'est bien cette partie « Commentaire » qui a valu tout de suite à l'ouvrage l'acclamation des pairs. Grâce à elle, on pouvait enfin rapporter *Bouvines* à la « nouvelle histoire » d'inclination anthropologique. Malgré l'apparence soi-disant conventionnelle de l'ouvrage, il rejoignait ainsi les tendances les plus actuelles de la nouvelle historiographie. En dit long le compte rendu d'Emmanuel Le Roy Ladurie, paru dans *Le*

Monde, qui salue justement la manière dont Georges Duby parvient à « reconstituer l'ambiance culturelle dans laquelle s'est préparé le combat de Bouvines », et à frayer de surcroît les voies grâce auxquelles l'événementiel « se transcende en histoire culture »³⁸. Pareillement, « Le Choix des *Annales* » célèbre la façon dont l'ouvrage « donne une nouvelle jeunesse à l'histoire-bataille, une fois réalisée l'ablation de l'événementiel »³⁹. Pour les premiers lecteurs, la vraie leçon du livre résidait donc dans le fait de traiter l'événement « en anthropologue et en sociologue »⁴⁰ ; une anthropologisation de l'approche qui devenait, au bout du compte, la démonstration non seulement de la modernité d'une histoire à vocation ethnologique, mais aussi de sa capacité à s'imposer jusque sur le terrain par excellence de la veille histoire positiviste.

- 48 En réalité, *Bouvines* se situait à la confluence de plusieurs mouvements qui, à l'époque, se préparaient de façon concomitante sur la scène historienne. Outre l'orientation d'une histoire qui, sous l'emprise de l'anthropologie, s'ouvrait aux phénomènes de « culture »⁴¹, *Bouvines* rencontrait également une histoire militaire en voie, elle aussi, de réhabilitation ; une histoire culturelle de la guerre, représentée par les recherches de Philippe Contamine, et qui allait tout à fait dans le sens de la démarche de Duby lorsqu'elle se proposait de penser la guerre par le biais de son rattachement à,

tout un appareil conceptuel ressortissant à la coutume, au droit, à la morale, à la religion – appareil destiné, dans son principe, à l'appriivoiser, à l'orienter, à la canaliser. En un mot, la guerre est un phénomène culturel. L'idée que s'en fait une époque ou une société donnée retentit de façon plus ou moins visible sur son surgissement, son déroulement, sa conduite⁴².

- 49 Si l'ouvrage rencontrait, d'une part, cette histoire anthropologique et cette histoire culturelle de la guerre, il croisait surtout, enfin, des tentatives qui venaient à ce même moment reformuler en termes beaucoup moins figés les rapports entre l'événement et l'histoire dite des « structures ». En amont et en aval de la sortie de *Bouvines*, Pierre Nora, qui l'édite, était justement en train d'attirer l'attention des historiens sur le statut singulier, et en rien redevable à une intelligence « historisante », que l'événement acquiert au sein de l'histoire et de la société contemporaines. Non plus l'événement « naturel » dont les historiens positivistes avaient fait leur pâture. Mais un produit des nouveaux médias, qui le créent en le diffusant. Un événement donc que l'on sait *construit*, et qui intéresse l'analyste du contemporain précisément parce que construit, fabriqué ; parce qu'on le sait *hypertrophié*.

- 50 Lancées à deux reprises, en 1972 et en 1974, les propositions de Nora⁴³ allaient rapidement transgresser les frontières de la seule histoire contemporaine et se répercuter sur une nouvelle conception du traitement de l'événement au sein d'une historiographie alors principalement préoccupée des systèmes stables, des phénomènes massifs et des séries bâties sur des données homogènes et dont l'effort était dirigé vers les modèles dégagés du dénombrement des fréquences de répétitions. Éphémère, singulier et non répétable, l'événement n'aurait su retrouver une place au cœur de la nouvelle historiographie sans provoquer une déstabilisation du modèle qui avait assuré à cette dernière une partie importante de ses conquêtes méthodologiques. Or, à vrai dire, élaborées l'une près de l'autre, la réflexion de Nora et la démarche de *Bouvines* se recoupaient. S'érigeant ensemble contre une compréhension de l'événement qui s'obstinait à l'assimiler aux « accidents de surface »⁴⁴ et au « petit fait vrai » de l'histoire positiviste, elles exhortaient en revanche à considérer sa nature *construite* non plus comme un fait acquis, mais comme un problème en soi, et dont il importe que l'historien examine les conditions et les mécanismes de construction. Ensemble, Nora et *Bouvines*

allaient infléchir une orientation historiographique puissante qui ancrerait ses racines dans le combat qu'après Simiand et Henri Berr, les historiens liés aux *Annales* avaient engagé contre le fait historique de l'histoire historisante. Parvenir donc aux sommets de l'Annapurna de l'histoire traditionnelle ; non sans instaurer, dans la montée, un « coup d'État méthodologique »⁴⁵ et s'affranchir, du même coup, du modèle de l'histoire des structures. Le bouleversement est, en effet, si radical qu'il inaugure le temps des « retours » – au premier rang duquel figure, bel et bien, celui de l'événement⁴⁶.

- 51 Ce regard rapide jeté sur la réception du *Dimanche de Bouvines* nous aide à saisir quelle a été la place que la mémoire historiographique a bien voulu accorder à l'ouvrage au sein des mutations du métier d'historien en France au cours du dernier demi siècle. Dans un premier temps, *Bouvines* a été rattaché au débat qui opposait la structure à l'événement, comme la nouvelle histoire anthropologique à la vieille histoire historisante. Peu à peu, à mesure que son approche rejoignait d'autres propositions qui allaient faire reculer la primauté jusqu'alors accordée aux forces d'inertie et aux résistances au changement, l'ouvrage se voit, surtout à partir des années quatre-vingt, rapporté aux « retours » qui auraient pris le relais, en le renouvelant, du modèle d'explication qui dominait quinze ans auparavant. C'est ainsi qu'à la veille de l'an 2000, Jacques Le Goff vient rappeler, dans ces mêmes pages, le rôle de « modèle » d'une nouvelle « conception de l'événement » joué par la démarche de Georges Duby⁴⁷.
- 52 Il nous semble cependant, grâce au recul vis-à-vis du contexte de sa parution, que la place historiographique de l'ouvrage peut être appréciée avec plus de précision si l'on tient compte de deux autres mouvements qui prenaient corps, en contexte français, à ce moment précis ; de deux inflexions majeures à vrai dire, qui allaient s'avérer des vrais secousses épistémologiques pour le foyer des historiens. Et qui sont : d'un côté, avec Paul Veyne (1971) et Michel de Certeau (1974), la réflexion, *grosso modo*, sur l'écriture de l'histoire, qui venait se pencher sur la construction historiographique des énoncés à visée référentielle, sur les mises en œuvre des ressources rhétoriques, ainsi que sur les contraintes discursives de l'écriture historique. Et de l'autre, les recherches issues de différentes stimulations (Bernard Guenée, Philippe Joutard, Pierre Nora), qui commençaient à converger vers la problématique de la « mémoire » et l'étude de l'historiographie.
- 53 Les réflexions de Veyne et de Certeau touchaient de près les vues et les inquiétudes de Georges Duby. Toutefois, aussi assidûment que l'historiographie française des années soixante-dix ait été étudiée depuis trente ans, il nous semble remarquable le peu d'attention que la plupart de ces études ont consacré à la confluence de cet ensemble de recherches (Guenée, Joutard, Nora), qui allait poser les bases et décider de la formation de l'actuelle histoire de l'historiographie. C'est pourquoi nous voudrions centrer notre attention sur cette seconde orientation.

L'Histoire de l'histoire : l'amorce de l'histoire de l'historiographie (1973-1980)

- 54 Si la partie « Commentaire » faisait du *Dimanche de Bouvines* l'illustration même d'un traitement « anthropologique » de l'événement⁴⁸, ce sont pourtant les pages du « Légendaire » qui demeuraient, au moment de sa publication, les plus innovantes et les plus audacieuses. Au dire de Jacques Le Goff qui, parmi tous les livres de Georges Duby, n'a jamais caché sa prédilection pour *Bouvines*, ce troisième moment du livre représentait,

en effet, une « révolution »⁴⁹. Avec « Légendaire », ni le fait historique, ni les données de l'historien, ne sont plus envisagés en eux-mêmes, mais plutôt par le truchement des chroniques et des écrits historiques ; par la façon dont ceux-ci se sont appliqués à les disposer, les re-présenter, les remémorer. Leur signification, voire leur propre réalité, sont désormais contemplées à l'aune du façonnage du souvenir historique. Prenant le travail de la mémoire pour objet, c'est l'histoire elle-même qui apparaît à présent historicisée, en tant que partie intégrante du regard que portent les historiens sur les temps passés. Les jalons sont finalement plantés pour qu'une histoire de l'histoire se lève.

- 55 *Le Dimanche de Bouvines* est, tout compte fait, un lieu d'observation exceptionnel pour apprécier la genèse des orientations alors les plus neuves de l'historiographie – lesquelles, parce qu'elles étaient les plus neuves, n'allaient devenir familières à la plupart des historiens qu'au-delà des années quatre-vingt, voire après les années quatre-vingt-dix. À sa sortie, en ces débuts des années soixante-dix, plusieurs plaques commençaient à se disloquer qui allaient définitivement changer les contours et les reliefs du territoire de l'historien. *Bouvines* paraît à la confluence de ces divers déplacements. Parmi lesquels, les recherches de Bernard Guenée qui, à ce moment, se tournent vers l'étude de la « culture historique » et du métier d'historien dans l'Occident médiéval. Persuadé qu'il serait « vain d'étudier l'histoire du Moyen Âge sans considérer aussi l'histoire au Moyen Âge »⁵⁰, Bernard Guenée conçoit, à l'orée des années soixante-dix, l'étude de l'historiographie médiévale dans le prolongement d'une histoire des institutions politiques et des représentations qui ont donné forme à l'idée de l'État. Dans son travail, l'histoire de l'historiographie met en pleine lumière les soubassements idéologiques de la politique et lui permet de percer cet ensemble diffus de représentations qui ont servi de ressort à l'affirmation du pouvoir monarchique. Puisque, au dire de l'auteur : « la vie et la solidité des États dépend moins de leurs institutions que des idées, des sentiments et des croyances des gouvernés » :

Je suis intéressé par l'historien, mais plus encore par son public ; par l'œuvre historique, mais plus encore par son succès ; par l'histoire, mais plus encore par la culture historique⁵¹.

- 56 Comment ne pas être frappé par la similarité avec les visées que s'assigne Duby ? À l'unisson, Bernard Guenée et Georges Duby viennent, au début des années soixante-dix, arracher la production historiographique médiévale au mépris dont, depuis le XIX^e siècle, elle avait fait l'objet chez les historiens. À l'encontre de bien des préjugés qui avaient fait obstacle à l'intérêt, somme toute très partiel, que la discipline historique avait porté aux « camarades » des XI^e-XV^e siècles, les deux médiévistes concourent à réhabiliter cette tranche de l'histoire de la discipline qui, ne correspondant plus, certes, aux critères de l'historiographie savante du dernier siècle, n'était pourtant pas moins apte à renseigner le chercheur contemporain sur la société qui l'avait produite, sinon sur l'éventail des formes auxquelles se prête l'activité historique. D'où leur attention à la géographie et à l'emprise, en rien négligeable, de cette « culture » historique, mettant en évidence comment, dans le monastère, ou dans le palais, « la haute culture européenne était au XIII^e siècle fortement historisante »⁵². Tant Guenée que Duby s'appliquent à scruter les foyers de création historiographique, conservatoires du souvenir, identifiant les ateliers d'avant-garde, l'organisation du travail historique, les fluctuations des règles observées, mais signalant aussi la part des commanditaires et du public. Ces historiens, ces « *historiographi* »⁵³, à qui s'adressaient-ils ? Qui constituait leur audience ? Par-delà l'intérêt

pour l'évolution de la discipline, ces interrogations visaient les rapports des auteurs d'histoire avec leur société, ainsi que les images et les procédés auxquels ils faisaient appel pour plaire, éblouir, flatter leur public. Ce sondage débouchait, finalement, sur la fonction idéologique remplie par l'histoire et faisait apparaître comment la propagande et le travail érudit de ces historiens font, souvent, bon ménage.

57 Or, c'est en fait par cette mise en relief du lien entre « culture historique » et pouvoir que l'on peut apprécier l'accord profond entre les recherches de Guenée et la démarche expérimentée par Duby. Chez les deux médiévistes, l'histoire, l'activité historique, apparaît comme force créatrice de légitimité dont le contrôle importe aux groupes qui se disputent l'action politique en vue de contester ou de justifier la société présente. En arpentant l'histoire du souvenir de Bouvines, l'intention de Duby n'est en réalité autre que d'apporter une contribution à l'étude de l'idéologie monarchique et du poids de l'activité historique dans la culture du XIII^e siècle⁵⁴, ainsi qu'à la connaissance du rôle joué par les représentations historiques dans la gestation de l'idéologie nationale. Tout cela, bien entendu, couronné par une interpellation épistémologique sérieuse, quelque subtile et fine qu'elle fût, au sujet des affinités non superficielles qu'entretient l'histoire avec les discours idéologiques.

58 Cette confrontation entre *Le Dimanche de Bouvines* et les travaux de Guenée n'a rien pour nous d'anodine. Elle nous met en mesure de faire véritablement émerger l'envergure historiographique de l'ouvrage. Encore que Georges Duby ait lui-même toujours envisagé les pages du « Légendaire » comme une expérimentation. Dans le prologue, il parle, assez hésitant, de se risquer dans ce qui, dit-il, « ne saurait s'agir de ma part que d'une esquisse, et plutôt d'une proposition de recherche »⁵⁵.

Une telle enquête préparerait l'étude, passionnante, d'une conscience de l'histoire ; mais elle requiert des méthodes et des instruments qui ne me sont pas familiers⁵⁶.

59 Malgré les réserves ainsi exprimées et sa reconnaissance d'être en train d'« esquisser », non sans audace, une enquête dont on pourrait, à l'époque, bien déplorer « l'absence de travaux similaires »⁵⁷, il ne fait aucun doute que son *Dimanche de Bouvines*, et notamment les pages du « Légendaire », venait jeter les fondations de l'histoire de l'historiographie qui, devant encore attendre une décennie pour se répandre, brille depuis d'un vif éclat. En témoigne l'enthousiasme avec lequel le même Bernard Guenée, en 1975, à l'occasion du 100^e Congrès des sociétés savantes, engage les historiens à suivre l'exemple de *Bouvines* et à interroger historiquement l'histoire elle-même :

Georges Duby, examinant, en une enquête exemplaire, 275 sources imprimées, a montré dans quel espace finalement étroit avait résonné l'écho de Bouvines. [...]. Il faudra multiplier les enquêtes de ce genre. Il faudra enfin, sortant des histoires et des chroniques, retrouver dans tout document quel qu'il soit, œuvre littéraire, sermon, plaidoirie, toute trace de la culture historique des Français. Car ce qu'ils savent, ici ou là, de César, de leurs origines troyennes, de Clovis, de Charlemagne, ce que les Bretons savent de leurs anciens rois, ce que les Bourguignons savent de Girart de Roussillon, toutes ces croyances, pour les rois ou les princes, valent mieux qu'une armée. L'histoire de l'historiographie, la géographie de la culture historique apporteront à l'étude des mentalités politiques des contributions inestimables. C'est dans cette conviction que j'ai maintenant tourné mes recherches vers elles⁵⁸.

60 Et effectivement, Bernard Guenée a fait découvrir aux historiens la fécondité d'un champ alors si peu fréquenté, auquel il a fort contribué à donner ses lettres de noblesse, notamment dans le triptyque publié aux alentours des années quatre-vingt : *Le Métier d'historien au Moyen Âge*, *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, *Politique et*

*histoire au Moyen Âge*⁵⁹. Duby, quant à lui, n'est jamais revenu à nouveau sur une tentative d'histoire de l'historiographie. Mais les possibilités qui s'ouvraient avec ce nouveau domaine ne l'ont jamais trouvé indifférent. Au cours des années, et bien après l'expérience de *Bouvines*, Georges Duby a toujours encouragé les recherches dans ce champ qui lui paraissait l'un des plus prometteurs et l'un des plus stimulants de la scène historique⁶⁰.

- 61 C'est cet intérêt pour l'historiographie qui attire son attention sur les recherches menées par Philippe Joutard, notamment à l'occasion de son court article de 1977 sur la mémoire – le plus proche, après *Bouvines*, que Duby ait été d'une étude historiographique.

Je m'interroge sur ce que l'on peut connaître des fonctionnements de la mémoire parmi les hommes qui vécurent aux XI^e et XII^e siècles. On en connaît fort peu. Sans doute parce que, jusqu'à présent, on ne s'est guère posé la question. On se met, justement, à la poser – et je songe à tel projet de recherche dont Philippe Joutard est l'instigateur. Ce fut l'un des effets de la décolonisation que de contraindre les historiens européens à prendre davantage en considération des sociétés sans écriture [...], de leur faire découvrir le rôle de l'oralité dans la transmission des souvenirs collectifs, dans la construction d'une histoire non moins solide que celle dont nous figurons l'assemblage, non moins vivante, non moins nécessaire à l'organisation des rapports sociaux⁶¹.

- 62 En ces mêmes années, en effet, les recherches de Philippe Joutard s'accordaient parfaitement avec le propos de *Bouvines*. Fruit d'une enquête menée en 1973, l'année où paraît ce dernier, l'ouvrage collectif sur la Saint-Barthélémy en prolongeait le souffle, dans la mesure même où l'événement était, à nouveau, dégagé d'un traitement « historisant » et pris dans « ses diverses dimensions religieuses, politiques, socio-économiques et culturelles »⁶². En réalité, à l'instar de Duby, ce qui intéressait les auteurs était moins l'événement lui-même que ses « résonances ». Leur attention portait sur les représentations du massacre de la nuit du 24 août 1572 qui ont nourri l'imaginaire des générations, et ils s'assignaient pour but d'écrire l'histoire d'une « mythologie nationale »⁶³. Suivant une analyse à trois niveaux, attentive à cette mythologie colportée par l'historiographie érudite, à son entrée en force dans la légende par l'action concertée des romans historiques et des histoires élémentaires, l'ouvrage permettait d'évaluer comment le souvenir du massacre se déforme au gré de la conjoncture changeante des enjeux politiques. L'enquête sur la Saint-Barthélémy croisait encore *Le Dimanche de Bouvines* de par l'attention accordée au processus d'inculcation d'une sensibilité à l'histoire qui passait par le canal des manuels scolaires. Une enquête innovante auprès des étudiants couronnait l'ouvrage⁶⁴. Tout en constatant « l'érosion du souvenir » chez les jeunes, les auteurs reconnaissaient que, contrairement à la victoire de Philippe Auguste, la Saint-Barthélémy n'avait pas été emportée par la crise de l'histoire événementielle ; sa « puissance d'évocation »⁶⁵ lui assurait toujours une place dans l'imaginaire historique des Français :

Les images d'Épinal ont aussi permis à l'événement de survivre dans la mémoire collective parce qu'elles satisfaisaient une certaine fascination du sang invouable et qu'elles s'inséraient dans de vieilles traditions culturelles et un fonds légendaire qui doit fort peu à l'Histoire. De l'acte à son souvenir domine un irrationnel que les historiens n'ont pas réussi à cacher, ni même à canaliser⁶⁶.

- 63 Le démarrage historiographique était fait. Si *Bouvines* n'explicitait pas sa dimension historiographique, un tournant cependant avait été pris. Ce qu'on commence, de plus en plus, à appeler « l'historiographie » va être revendiqué par un nombre croissant d'auteurs qui y voient un secteur de pointe des recherches historiques⁶⁷. Il est à cet égard fort

intéressant de noter comment, en France, l'approche historiographique se consolide, peu à peu au cours des années soixante-dix, via une interrogation sur le *léendaire*, sur le répertoire des symboles et des mythes, les images d'Épinal qui ont concouru à façonner une « sensibilité au passé » et à faire de l'histoire nationale, comme l'écrit Nora, « la plus forte de nos traditions collectives »⁶⁸. C'est-à-dire que l'objet de prédilection, voire le biais du traitement et de l'intérêt historiographiques n'ont curieusement été autre chose que l'antithèse même de l'*historicité* (*Geschichtlichkeit*) au sens premier du mot, concernant l'authenticité historique d'un événement. La curiosité pour « l'historiographie » s'affermirait en France, aiguillonnée par la prise en compte du légendaire, du mythique dans le travail du souvenir ; elle est, à ce moment, particulièrement intéressée à ce qui constitue l'envers de la positivité de l'histoire, à ces ouvertures de l'activité historique aux stimulations de l'imaginaire. Chez Duby, on en conviendra, le choix du terme « légendaire » est bien pesé. Il entend faire ressortir la signification précise dont le vocable est chargé en langage historien : le non-historique, le non-réel, ce par rapport à quoi l'histoire s'oppose⁶⁹, ce dont elle prétend se dégager⁷⁰, dans le but de bien souligner comment ce ressort fabuleux s'inscrit au cœur même de la fortune historiographique de Bouvines⁷¹.

- 64 Représentative de cette orientation historiographique est la thèse du même Philippe Joutard sur la mémoire camisarde, soutenue en novembre 1974 et parue la même année que l'article de Duby sur les « mémoires sans historien ». Mettant, dès le titre, au tout premier plan de son enquête la « légende » créée autour de la révolte cévenole, l'auteur retrace l'histoire du souvenir, du sort historiographique des camisards, scindé entre une « légende dorée », version protestante, et la « légende noire », répandue par le monde catholique⁷². L'étude, qu'il complétait par une enquête menée auprès des habitants de Cévennes pour recueillir le souvenir transmis d'une génération à l'autre, débouchait sur une prospection de l'histoire vivante, sur une mise à nu de la mémoire constituante. L'histoire de l'historiographie s'ouvrait ainsi, de prime abord, sur l'étude de la conscience historique et portait son attention sur cet espace indéterminé qui s'interpose entre l'histoire des historiens et la société, où se distinguent et par où communiquent l'expérience vécue du présent et les représentations du passé. Ainsi configuré, le chantier historiographique faisait un retour en force ; et s'affirmait tout en entraînant avec lui la promotion d'une notion vue jusque-là avec retenue, mais qui était sans conteste destinée à faire une entrée fulgurante dans le lexique des historiens : la mémoire.

Prises de l'histoire sur la vie

- 65 L'impact du *Dimanche de Bouvines* est à mesurer à l'aune de toutes les mutations qui ont affecté L'École historique française à partir du tournant des années quatre-vingt, et que par ailleurs il anticipe. Véritable « bijou »⁷³ de l'œuvre de Georges Duby, mais aussi d'une partie de la production de toute une génération d'historiens français du dernier demi-siècle, *Bouvines* l'est en raison des multiples voies qu'il contribue à frayer ; en raison aussi du virage épistémologique que représente son approche, contenant en germe les plus frappantes mutations qui vont secouer l'historiographie française dans les vingt années qui le suivent. S'il renverse la perspective de la collection « Les Trente journées », il ne la lèse pas pour autant, loin s'en faut. À vrai dire, il concourt à la consécration de la collection qu'il avait pourtant prise à rebours, et qui s'assure, en grande partie grâce à lui, un certain prestige et une certaine respectabilité auprès de la nouvelle historiographie

universitaire. Tout récemment, en 2005, la collection revit, sous une formule légèrement variée ; et ce n'est donc pas une surprise si l'ouvrage, trente-deux ans après sa parution, est réédité en vue d'épauler cette relance. Aujourd'hui, la lecture de Bouvines par Duby est devenue un « archétype »⁷⁴, et n'a pas pris une ride. En fait, elle ne cesse de servir de modèle à tant d'autres études qui sont parues ces vingt dernières années, en France ou hors de France, et qui en ont ouvertement revendiqué l'inspiration. De 1989 à nos jours, sont en effet parus le *Vendredi de Zallâqa*, le *Samedi de St. Barnaba*, le *Lundi de Las Navas* et le *Jeudi de Muret*⁷⁵.

- 66 La fortune de l'ouvrage est, de fait, remarquable à tous égards : éclatante, spectaculaire, mais parfois surprenante. De même que l'est, à plus forte raison, celle des pages du « Légendaire » – cette « révolution », comme l'appelle Jacques Le Goff. Donnant une dimension nouvelle au traitement de l'événement qui s'ouvre aux représentations qu'il a suscitées, le « Légendaire » préparait la voie d'une problématisation de la « mémoire », et, qui plus est, attirait en France l'attention des historiens sur la portée d'une étude sur l'évolution de la conscience historique française. L'histoire, prise désormais comme mythe partagé, apparaît comme socle imaginaire et miroir de l'identité nationale. L'immense toile où se projette l'image que la nation elle-même se fait de sa propre grandeur.
- 67 Loin de l'avoir dépassé, toutes les recherches subséquentes, qui vont des travaux de Joutard jusqu'aux *Lieux de mémoire* et au-delà, en ont, en fait, prolongé l'écho. Emportées par le rayonnement de l'histoire de l'historiographie et par la vogue de la mémoire, les pages du « Légendaire » gagnaient en actualité à l'occasion de chacune de ces nouvelles conquêtes. Vingt ans après sa sortie, en 1992, son écho s'entend toujours lorsque le dernier tome des *Lieux de mémoire* s'ouvrait par l'interrogation : « Comment écrire l'histoire de France ? ». Prenant un premier recul par rapport à la trajectoire même des *Lieux*, Nora indiquait l'impossibilité de revenir aux modèles d'histoire de France que la dernière décennie, et les *Lieux* avec elle, avaient rendus caducs. Mais il entendait, aussi, indiquer « la voie ouverte à une tout autre histoire », moins intéressée par les commémorations et les actions mémorisées que par leurs traces. Et lui d'ajouter :
- pas les événements pour eux-mêmes, mais leur construction dans le temps, l'effacement et la résurgence de leurs significations ; non le passé tel qu'il s'est passé, mais ses réemplois permanents, ses usages et ses mésusages, sa prégnance sur les présents successifs ; pas la tradition, mais la manière dont elle s'est constituée et transmise⁷⁶.
- 68 Cette même année, et aussi dans la « voie » de cette « tout autre histoire », Lucette Valensi fait paraître son ouvrage sur les « fables de la mémoire », qui a pour sujet la bataille qui oppose Marocains et Portugais, le 4 août 1578, et dont le propos est de suivre « l'éclosion et la diffusion des rumeurs, puis leur insertion dans le légendaire »⁷⁷. Dans chacune de ces entreprises, la résonance des pages du « Légendaire » est sensible ; d'autant plus que, en plein sur le « moment-mémoire » et sur l'essor des travaux d'historiographie, ce sont bien ces pages qui figurent à présent comme la partie la plus emblématique, la plus « révolutionnaire », voire la plus essentielle du *Dimanche de Bouvines*. C'est bien la raison pour laquelle les éditeurs de la première traduction anglaise du livre vont, en 1990, choisir de lui donner pour titre *The Legend of Bouvines*⁷⁸, en insistant sur l'impact, toujours actuel, de l'approche du « Légendaire ».
- 69 Tout cela rend d'autant plus surprenant le silence qui a été réservé à l'épilogue du livre. En effet, malgré les échos de la partie « Légendaire » qui se sont répercutés ces trente

dernières années, l'usage précis du discours de Franco est cependant passé presque inaperçu dans le débat historiographique français. Pourtant, le paragraphe final autour du Dieu de la guerre a bien retenu l'attention, et il semble même être devenu l'un des morceaux choisis de l'œuvre de Georges Duby, évoqué à de multiples reprises par ses lecteurs. Déjà en 1975, Robert Fossier avait clos son compte rendu, l'un des tous premiers⁷⁹, avec ce passage final. Et en décembre 1996, à l'occasion de la disparition de Duby, le journal *Le Monde* le choisit également comme l'un des moments marquants de l'œuvre⁸⁰, représentatif de sa dimension littéraire. Pourtant, parmi tous les recenseurs de l'ouvrage, seul Bernard Guenée a directement discuté le passage en question. Son compte rendu, paru en 1974 dans les *Annales*, acquiert, pour cette raison, une position à part au milieu de tous les commentateurs de *Bouvines*.

- 70 Tout en saluant « ce livre aux mille facettes »⁸¹, et notamment l'esquisse historiographique de la troisième partie qui, à son avis, « servira de modèle à beaucoup d'études à venir », Guenée présente quelques réserves sur la façon dont Georges Duby achève l'ouvrage « en entraînant son lecteur au plus profond des inquiétudes de notre temps » : « Si bien qu'à la dernière page du livre Philippe Auguste est en bien mauvaise compagnie »⁸². En fait, les objections de Guenée portent exclusivement sur la fin ainsi donnée au récit. Pour lui, l'inconvénient de « [c]es pensées généreuses et bien légitimes à la fin du légendaire » est d'éloigner sûrement trop le lecteur de l'atmosphère du XIII^e siècle, et surtout, voyant « partout de la propagande consciente », de « mettre sur le même plan tel grand historien du XII^e ou du XIII^e siècle, et tel pamphlétaire du XX^e »⁸³.
- 71 L'objection de Guenée est de conséquence, et il importe de la prendre sérieusement. D'autant plus que, très éloigné de la victoire de Philippe Auguste, l'appel fait au discours de Franco, au terme du récit, reste plutôt obscur, et que l'intention exacte de Duby est laissée en filigrane. Bien entendu, d'un anachronisme manifeste, le rôle du discours de Franco à la fin du « Légendaire » n'est point de suggérer un lien quelconque entre le général espagnol et le monde ou la *mentalité* des chevaliers qui se sont battus sur la plaine de Bouvines, encore moins de porter une accusation un peu facile contre le conservatisme de qui que ce soit. Le but de Georges Duby nous paraît tout autre. Si les paroles de Franco trouvent bien leur place à la fin de l'ouvrage, c'est certes parce qu'elles témoignent, comme le dit ailleurs le même Bernard Guenée, du « jeu complexe de la religion, de la politique, et de l'histoire »⁸⁴ ; mais il s'agit surtout ici de rappeler les formes de manipulation, plus ou moins discrètes, parfois pernicieuses, auxquelles se prête l'histoire ; de prendre ouvertement conscience de la « tentation récurrente de mobiliser les ressources cognitives, argumentatives, symboliques du passé »⁸⁵ pour la défense d'une cause et le soutien d'une action temporelle.
- 72 Il est, en tout cas, certain que c'est bien là, à travers l'appel, certes énigmatique, fait au discours du général Franco à la dernière page du livre, que *Le Dimanche de Bouvines* s'ouvre sur une critique fondamentale, sans complaisance, de l'histoire elle-même. Et c'est, finalement, non sans stupeur que l'on remarque comment le silence réservé à cet instant final de l'ouvrage a été, en dernière analyse, proportionnel à la force et à la pertinence même de cette remise en cause de l'histoire. Sans doute, le recours à un anachronisme ostensible et l'impitoyable lucidité avec laquelle l'histoire est, au bout de l'ouvrage, décrite comme intimement mêlée à ces couvertures idéologiques, à ces « systèmes de représentation dont le but est de rassurer et de fournir une justification aux conduites des gens »⁸⁶, ont-ils quelque peu embarrassé le milieu historien en France, qui a préféré passer sur ce sujet, pour ainsi dire, gênant.

Échos assourdis : quelle réception pour *Bouvines* hors de France ?

- 73 À vrai dire, les historiens français n'ont pas été les seuls à ne pas savoir exactement quoi faire de l'épilogue du livre. Son destin est étonnant. Il se révèle franchement stupéfiant lorsqu'on essaie de voir quel a été le sort de *Bouvines* hors de l'Hexagone. En effet, alors qu'il avait participé aux orientations plurielles qui ont renouvelé l'historiographie française au cours des années 1970-1980, l'ouvrage semble n'avoir trouvé que des traductions assez tardives en d'autres langues de l'Europe occidentale. De fait, à part l'Italie, qui le traduit déjà en 1977⁸⁷, ce n'est que vers la fin des années quatre-vingt que commencent à apparaître la plupart des projets de traduction du *Dimanche de Bouvines*. Dont plusieurs datent de l'année 1987. S'amorce d'abord, en mars de cette année, le projet d'une traduction espagnole, par l'Editorial Alianza ; puis, en avril, celui des éditions en allemand, en suédois et en anglais⁸⁸ – cette dernière ne sortant qu'en 1990, soit après un intervalle de dix-sept ans, le plus long, parmi tous les ouvrages de Duby, entre l'édition originale et sa traduction anglaise. Or, un tel amoncellement de traductions en l'espace d'un mois, et quatorze ans après la sortie de l'ouvrage, laisse sans doute l'historien face à un ensemble de questions auquel il est difficile de répondre. Notamment sur l'impact, en grande partie inconnu, de *Bouvines* hors de France ; mais aussi sur le décalage, sur l'écart entre la chronologie des enjeux théoriques qui ont dominé l'école historique française au cours des années 1970-1980⁸⁹ et celle de leur évolution ailleurs. Ce décalage avéré, encore faudrait-il s'interroger sur ce qui a (tout d'un coup ?) poussé ces différents pays, ces différentes traditions historiographiques à traduire au même moment, mais de façon complètement indépendante, *Le Dimanche de Bouvines*⁹⁰.
- 74 Parmi ces différents projets de traduction, le cas le plus spectaculaire reste celui de l'Espagne, qui demande à Georges Duby l'autorisation de ne pas publier la partie « Légendaire ». Parue en 1988, l'édition d'Alianza s'achève à la page 130, avec le portrait du tout jeune Saint Louis, âgé de trois mois, qui « ya tiene su santidad preparada » (« la sainteté déjà est promise », selon l'édition française); et saute, directement, de la fin du chapitre « La victoire » aux pages de la chronologie. Il va sans dire que cette suppression surprend, pour le moins, dix ans après la transition démocratique espagnole et treize ans après le décès de Franco. Mais les deux dernières pages du livre sont-elles la véritable cause de cette suppression ? C'est bien ce que pense Georges Duby.
- 75 La consultation des archives du médiéviste permet d'entrer un peu plus dans les détails de cette affaire, en apportant quelques nouvelles informations. Déposés par Madame Andrée Duby à l'Institut de la mémoire de l'édition contemporaine, en 2003, et aujourd'hui conservés à l'abbaye d'Ardenne, à Caen, ces archives constituent à présent le « fonds Duby », qui compte 132 boîtes où sont réunis les manuscrits, les notes de travail et enregistrements de son séminaire au Collège de France, ainsi que sa correspondance, distribuée en une vingtaine de boîtes d'archives, dont sept intégralement réservées à sa correspondance professionnelle. Contenant les dossiers préparatoires et les lettres échangées avec ses éditeurs, cette correspondance professionnelle constitue un document exceptionnel en matière d'histoire intellectuelle, et permet d'apprécier les étapes de l'œuvre de Georges Duby, ainsi que de revenir, avec un regard nouveau, sur son travail. Classée DBY 82, la correspondance avec les éditions Gallimard offre un rare éclairage sur les enjeux relatifs aux pages du « Légendaire ». Figure dans ce dossier la lettre, datée du 4 mars 1987, qu'Ania Chevalier, des Éditions Gallimard, adresse à Georges Duby, et où il lui

est communiqué « un point de détail sur lequel Alianza voudrait avoir votre approbation » : le choix de supprimer l'intégralité de la partie « Légendaire » qui, selon l'éditeur espagnol, « s'adresse plus spécifiquement aux lecteurs français », et dont la suppression « serait préférable pour son public »⁹¹. Saisissante certes, la demande de l'éditeur espagnol n'est pourtant en aucun cas unique. D'autres se suivent. Et le 16 avril 1987, Ania Chevalier vient communiquer à l'auteur les projets concomitants d'une traduction anglaise, par l'University of California Press, et d'une traduction suédoise, par les éditions Atlantis, ainsi que les demandes de l'éditeur suédois et de l'éditeur allemand, Klaus Wagenbach, qui souhaitent supprimer également les pages du « Légendaire » de leurs éditions⁹². Aussi retentissant qu'ait été l'impact du « Légendaire » sur les enjeux intérieurs à l'évolution toute récente de l'historiographie en France, il est fort remarquable de constater que cette dernière partie de l'ouvrage paraît n'avoir su trouver, en cette seconde moitié des années quatre-vingt, le moindre écho au sein de toutes ces très différentes traditions historiographiques. En choisissant de l'éliminer, c'est, en fait, toute la remise en question historiographique de la naissance du mythe et de l'édification de l'idéologie nationale qui apparaît ainsi rejetée. Georges Duby accorde, à chaque fois, son autorisation aux conditions posées par les éditeurs⁹³, mais c'est uniquement à l'occasion de la demande espagnole qu'il s'exprime à ce sujet, reconnaissant que l'« avantage, pour les Espagnols, sera également de ne pas introduire certaines de mes réflexions sur le Général Franco »⁹⁴.

- 76 Peu notée, cette élimination des pages du « Légendaire »⁹⁵ dans l'édition espagnole n'a en réalité rien d'anodin. Elle soulève plusieurs questions, les unes qui concernent spécifiquement le travail de Georges Duby, les autres qui le débordent. Pour ceux qui s'intéressent à la diffusion internationale de l'œuvre de Duby et, notamment, à son accueil en Espagne, que l'on sait en ces années spécialement chaleureux et marquant, force est de constater qu'une telle omission ampute une pièce essentielle de sa pensée historiographique, et empêche de véritablement saisir sa dimension réflexive.
- 77 En outre, elle voile un trait particulièrement important de la biographie de Georges Duby, qui le lie à l'Espagne par les souvenirs de jeunesse qu'il garde de la Guerre civile espagnole. Force est de reconnaître l'empreinte de ces souvenirs, lorsque l'on s'interroge sur le choix de Franco pour la fin de son livre. Nombre de manipulations insidieuses et d'usages politiques du passé ont illustré le xx^e siècle. Pourquoi avoir, parmi tant d'autres, choisi l'exemple donné par le général espagnol ? S'il est vrai que l'on ne peut étiqueter Georges Duby comme un historien « engagé »⁹⁶, il se plaît à déclarer lui-même qu'il, suffit de parcourir n'importe lequel des ouvrages que j'ai publiés pour reconnaître de quel côté penche, comme dit l'autre, ma sensibilité⁹⁷.
- 78 Dans ses écrits autobiographiques, la guerre d'Espagne apparaît comme une donnée constante des souvenirs du jeune Georges Duby. Il reconnaît avoir subi, comme ses collègues de lycée, moins l'emprise du marxisme que celle de l'anarchie : « Toute notre passion allait vers la guerre d'Espagne, et nos regards du côté de la Fédération anarchique ibérique »⁹⁸. Dans son essai d'ego-histoire, Duby évoque l'émotion intense, qu'en sa jeunesse, a éveillée en lui et en ceux de sa génération.
- La guerre d'Espagne, celle que menaient les anarchistes. Nous avons pris parti pour le Front populaire, et ce n'était pas seulement parce que nos parents avaient peur du drapeau rouge. Nous nous dressions contre l'injustice, contre les humiliations, nous ne supportions pas que *Gringoire* poussât Salengro au suicide⁹⁹.

- 79 Mû par un sens profond de la liberté, de l'égalité, des valeurs positives de l'homme, Georges Duby tient à rappeler, dans les pages de son autobiographie intellectuelle, ce sentiment, très vif dans les années trente, qu'il partageait avec nombre de ses contemporains, et qui les poussait,
- à chercher dans l'histoire les raisons d'annoncer, de préparer, de hâter [...] l'avènement d'une société où n'existeraient plus ni classe, ni discorde, dont les membres vivraient désormais – bientôt – heureux et prospères, dans l'égalité parfaite que promettaient depuis des siècles aux déshérités d'antiques utopies paradisiaques¹⁰⁰.
- 80 Et d'évoquer, quelques lignes plus loin, cette « flamme qui s'était allumée dans nos cœurs adolescents du temps du Front populaire et de la guerre d'Espagne »¹⁰¹.
- 81 Sans doute, c'est seulement au regard de ces témoignages que l'on peut enfin mesurer la motivation, mais surtout le sens que Georges Duby a bien voulu donner à l'épilogue de son livre. Quoique non politiquement engagé, ce souvenir et cette affinité morale avec la guerre d'Espagne se montrent cependant suffisamment vifs au point de jaillir à la fin de son étude d'un événement d'histoire politique et militaire. Ils attestent, en tout cas, l'importance, pour Duby du drame de la guerre civile espagnole, cette « grande cause perdue qui avait précédé la Seconde Guerre mondiale »¹⁰².
- 82 La suppression de la partie « Légendaire » dans l'édition espagnole de 1988 réduit, très certainement, la portée historiographique de l'ouvrage, et voile, qui plus est, l'empreinte de la guerre civile espagnole sur ses souvenirs de jeunesse. Mais si une telle mutilation de son texte déconcerte, c'est surtout parce qu'elle tend, nous semble-t-il, à indiquer l'écart entre les orientations historiographiques des deux côtés des Pyrénées à ce moment-là. En fait, elle nous paraît d'autant plus surprenante que le débat français a toujours été suivi de près par les historiens espagnols. En un temps où les obstacles et « le poids du franquisme pesant sur l'Espagne » sont tombés et dans une société universitaire où, avouait Duby, « le genre d'histoire que je pratique est de loin le mieux reçu »¹⁰³, il n'est pas sans intérêt de s'interroger sur l'écart entre les inquiétudes historiographiques des deux pays. Alors même que l'emprise de la Nouvelle histoire est y fort sensible, l'Espagne aurait-elle été indifférente aux études sur la mémoire qui avaient fait, à cette époque, fureur en France ? L'élimination du « Légendaire » prive le public espagnol de l'une des sources du « moment-mémoire » français, mais en réalité, elle touche de très près au travail même de la mémoire dans une Espagne aux prises avec les souvenirs de son histoire récente. C'est un peu à ces dernières considérations que nous voudrions nous consacrer avant de conclure.

La réception du *Dimanche de Bouvines* en Espagne

- 83 Tant par sa date de parution que par le choix d'enlever la partie « Légendaire », l'édition espagnole du *Dimanche de Bouvines* offre, à nos yeux, un excellent témoignage des affinités et des écarts entre les écoles historiques espagnole et française à cette époque précise. En effet, la résolution d'en assurer une édition, même mutilée, est révélatrice de l'écho sensible, auprès des historiens et du public espagnols, des travaux de la « nouvelle histoire » française, et notamment du retentissement, en Espagne, de l'œuvre de Georges Duby. En même temps, elle atteste en revanche le décalage existant alors entre les lignes directrices que privilégiaient, respectivement, les historiographies des deux pays voisins. Quelles qu'en fussent les vraies motivations, cette suppression de la troisième partie du

livre n'allait-elle pas, en termes purement historiographiques, priver les lecteurs espagnols d'une pièce-clé du débat qui, sous la poussée des *Lieux de mémoire*, mobilisait la communauté historique française à la veille du Bicentenaire ? Les enjeux du « moment-mémoire » français seraient restés sans écho au-delà des Pyrénées, alors même que l'emprise de la nouvelle histoire y atteint son paroxysme ?

- 84 Jamais les historiens espagnols n'ont dissimulé leur intérêt pour le débat historiographique français. Au cours du dernier siècle, les recherches historiques espagnoles sont marquées par une évolution très agitée, ainsi que par un changement de cap qui, après un long après-guerre, coïncide avec la pénétration du modèle d'histoire pratiqué, en France, par les *Annales*. Non moins mouvementée, l'histoire même de la réception des *Annales* en Espagne a fait, à plusieurs reprises, l'objet d'un examen attentif de la part des historiens ibériques¹⁰⁴. Prônée dès les années cinquante, depuis Barcelone, par Jaume Vicens Vives, l'inspiration des *Annales* se heurte en un premier moment aux routines et aux résistances d'un milieu universitaire étouffé par le franquisme, et ce n'est qu'au cours de la décennie suivante que sa présence se fait davantage sensible. Encore que l'empreinte des *Annales* dans le renouveau des études historiques en Espagne ne soit pas, les historiens espagnols y tiennent¹⁰⁵, le produit d'une importation pure, mais bien l'effet d'un échange et d'une adaptation aux enjeux historiographiques locaux ; et encore que son emprise n'ait pas été exempte de polémiques très vives¹⁰⁶, il est pourtant bien possible de parler d'un vrai « *protagonismo* » de l'histoire des *Annales* dans la rénovation de l'historiographie espagnole à partir des années soixante¹⁰⁷. En 1962 et 1966, le modèle de l'histoire économique et sociale fait une percée en terre espagnole ; combiné avec le marxisme, il permettait d'articuler, de surcroît, un débat intellectuel de pointe à une opposition politique. Labrousse et Braudel s'imposent, dès ce moment, comme des références majeures dans le débat historiographique espagnol¹⁰⁸. Seule se dresse au-dessus d'eux, comme de tout autre historien français en Espagne, « l'influence de l'œuvre, la figure et le mythe de Pierre Vilar »¹⁰⁹.
- 85 Les médiévistes, eux, n'en restaient pas en retrait. En témoigne, magistralement, l'accueil fait au travail de Georges Duby, qui coïncide tout à fait avec l'amorce de cette rénovation. En schématisant, on pourrait diviser sa réception en Espagne en trois étapes :
- 86 – de 1966 à 1975, celle de sa progressive incorporation dans le cercle des spécialistes ;
- 87 – de 1975-1979, celle où vient se consolider sa place au cœur des rénovations historiographiques en Espagne ;
- 88 – les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, celle enfin de sa renommée.
- 89 Son premier ouvrage édité en Espagne fut le volume de 1966 appartenant à la collection d'Albert Skira, remarqué par la presse lors de sa sortie¹¹⁰. En mars de l'année suivante, le médiéviste est à Barcelone pour une série de conférences sur la « Naissance de l'art gothique », à l'Institut français, et l'autre, à la Facultad de Ciencias Políticas, sur « L'histoire des mentalités et l'histoire sociale : conscience de classes et vulgarisation des modèles culturels dans la société médiévale »¹¹¹. Ce n'est pourtant qu'en 1968 que paraît l'ouvrage qui vaut à Duby son « *incorporation* »¹¹² au nombre des principales références des médiévistes espagnols : *L'économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval* (paru en France six ans auparavant). Dès la fin des années soixante, la lecture assidue de l'ouvrage est recommandée dans les programmes « progressistes », mais son plein retentissement devra encore attendre la fin des années soixante-dix, et le moment d'une plus grande ouverture de l'Espagne aux stimulations venues d'ailleurs¹¹³. C'est, en effet,

surtout à partir du milieu de cette décennie que la présence de Duby parmi les historiens espagnols devient plus appréciable. Du vivant même de Franco, deux visites du médiéviste en Espagne sont à retenir. D'abord, en mai 1973, c'est-à-dire un mois après la parution de *Bouvines*, on sait qu'il fait une conférence à l'Université de Salamanque¹¹⁴. Et en septembre 1975, à peine quelques mois avant la mort de Franco, il est de retour à Barcelone, à l'occasion du II^e Congrès International d'Études sur les cultures méditerranéennes. Le climat politique en cette fin de septembre 1975 est alors on ne peut plus crispé en Espagne. Le 27 septembre, deux jours avant le Congrès, ont lieu les dernières exécutions par le régime franquiste, de deux membres du groupe ETA et de trois membres du FRAP. Ces fusillades ont provoqué une vive réaction de la part de la communauté internationale. Devant son auditoire, Georges Duby n'hésite pas à exprimer, lui aussi, son indignation, et tient, avant d'entamer son discours, à faire « référence à l'actuelle situation politique en Espagne » et à signaler, lit-on dans le quotidien *La Vanguardia*,

que sa présence dans le Congrès devait être interprétée comme une considération spéciale faite aux tâches scientifiques, propres à son métier, tout en répétant qu'il ne s'agissait pas de l'interpréter comme une acceptation des récents événements qui se sont produits en Espagne¹¹⁵.

- 90 Avec la mort de Franco et l'effondrement subséquent du régime franquiste, c'est la société et l'université espagnoles qui changent. Son historiographie trouve, elle aussi, un second souffle. Ayant fait leur percée en Espagne, les historiens français sont prêts à répondre au désir d'un échange plus intense, sans contrainte, exprimé par les collègues espagnols. S'ouvre une nouvelle étape pour la réception de Duby, et c'est alors qu'on constate, et très rapidement, l'intérêt profond suscité par ses recherches.
- 91 De fait, entre 1976 et 1977, une mise à jour des travaux de Georges Duby en Espagne a lieu, grâce aux traductions de *Guerriers et Paysans* et d'*Hommes et structures du Moyen Âge* (tous deux, rappelons-le, parus en 1973, comme *Bouvines*), ainsi qu'à l'ouvrage *Historia social e ideología de las sociedades* (1976), où les éditions Anagrama, de Barcelone, réunissaient trois de ses principaux textes théoriques, exemplaires des orientations les plus récentes de ses recherches¹¹⁶. Depuis lors, l'écart entre les éditions françaises de ses livres et leurs traductions espagnoles tend à se rétrécir. Les contacts s'affermissent en même temps : après une série de conférences à Barcelone en 1977¹¹⁷, Duby entreprend une tournée de conférences en 1978 (à Santiago, Oviedo, Salamanque, Séville, Grenade et Madrid)¹¹⁸. C'est à cette époque qu'il invite les professeurs Reyna Pastor, de l'Université Complutense de Madrid, et José Enrique Ruiz-Domènec, de l'Université Autònoma de Barcelone, à présenter les résultats de leurs recherches dans le cadre de son séminaire au Collège de France, pour l'année 1978-1979¹¹⁹.
- 92 Le retentissement des recherches de Duby en Espagne, en cette fin des années soixante-dix, tient largement à la position originale, et somme toute privilégiée, qu'elles y ont occupée. Pour les médiévistes espagnols, son œuvre se situait à l'avant-garde des inquiétudes historiographiques, au point de jonction de quelques-unes des thématiques les plus représentatives de la modernité des recherches historiques. Plusieurs témoignages laissent en effet transparaître le sentiment alors partagé que l'actuel « renouvellement de l'histoire » passait, selon les termes d'Antoni Furió,
- sous la double et féconde influence du marxisme et des *Annales* qu'incarnaient surtout, aux yeux des médiévistes espagnols, la figure et l'œuvre de Georges Duby¹²⁰

- 93 L'impact successif de *L'Économie rurale* et de *Guerriers et Paysans* avait répondu, tout en le stimulant, à l'intérêt très vif que les collègues espagnols portaient au problème du « mode de production » féodal connu dans l'Espagne médiévale. À cela, s'ajoutait, sur un plan plus théorique, l'attrait exercé par cette position très spéciale de l'œuvre, à même de faciliter la rencontre du marxisme et du modèle d'histoire science sociale propre aux *Annales* – que l'expérience espagnole avait combiné de façon particulièrement marquée. Ce n'est pourtant pas tout. Aiguillée par le climat d'ouverture et par la pénétration, sans entraves, de nouveaux débats, la curiosité historienne en Espagne se renouvelle très rapidement, en cette fin de décennie. L'histoire économique et sociale cède le pas à d'autres modèles, moins étanches aux effets des systèmes de pensée et à la dimension mentale de la vie sociale. L'œuvre de Duby ne reste pas en retrait, mais parvient à répondre, là encore, aux lignes de plus forte pente qui se succédaient. La publication espagnole de *Historia social e ideología de las sociedades*, ainsi que la teneur de la préface de Reyna Pastor à *Hommes et structures*¹²¹ rendent témoignage d'un effort concerté pour attirer l'attention des historiens de la Péninsule à l'histoire des mentalités. En 1978, avec l'édition espagnole de *Faire de l'histoire* (Barcelone, Laia, 1978), un nouveau pas est accompli dans cette direction. L'œuvre de Georges Duby bénéficie de ce contexte intellectuel mouvementé, marqué par l'alternance des débats historio-graphiques, et en ressort, en fait, renforcée. Participant de près aux rénovations en cours, il figure parmi ceux qui ouvrent en Espagne « les voies d'une histoire d'orientation anthropologique »¹²².
- 94 Le tournant des années quatre-vingt inaugure la troisième étape de la réception de Georges Duby en Espagne, marquée par la consécration, tardive¹²³, mais incontestable, de l'intérêt pour le modèle de l'histoire des mentalités. Si, la veille encore, quelques thèmes provenant du champ des « mentalités » (la folie, la sexualité) pouvaient toujours passer pour de « mauvais goût »¹²⁴, toutes les résistances tombent avec la nouvelle décennie. En 1980, on fait ainsi rapidement traduire *Les Trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, paru deux ans auparavant, avec une préface d'Arturo R. Firpo qui est, elle-même, une défense des acquis de l'histoire des mentalités¹²⁵. Et entre 1981 et 1982, les éditions Taurus font paraître *Saint Bernard et l'art cistercien* (1976), ainsi que le tout récent *Chevalier, la femme et le prêtre* (1981). Avec *L'Europe au Moyen Âge* (1979 – trad. esp. Blume, 1982), *Le Temps des Cathédrales* (1976 – trad. esp. Argot, 1984) et *Guillaume le Maréchal* (1984 – trad. esp. Alianza, 1985)¹²⁶, la plupart des maîtres ouvrages de Duby se font connaître des lecteurs espagnols. Hormis sa thèse, seuls *L'An Mil* et *Bouvines* devront attendre jusqu'à 1988 pour être traduits en Espagne.
- 95 Aussi sommaire soit-elle, cette mise en perspective de la réception de Georges Duby en Espagne à ce moment très précis, aux environs du tournant des années quatre-vingt, permet de mesurer la renommée croissante du médiéviste et l'impact de son travail au sein de la rénovation de l'historiographie espagnole. Lorsqu'on essaye de saisir son inscription dans la percée faite en Espagne par l'école historique française, la fortune historiographique de Duby en ce pays montre bien, nous semble-t-il, les grands déplacements épistémologiques, l'alternance des lignes de pente théoriques qu'ont expérimentés les historiens espagnols à ce moment exact. Par-delà les détails et l'anecdote, cette reconstitution partielle entend faire sentir, à partir du cas Duby, tant les rapprochements que les écarts entre les historiographies des deux pays. Encore que les données présentées ci-dessus n'aient pas, pour la plupart, de rapport direct avec l'édition de *Bouvines*, elles témoignent pourtant très clairement de l'accueil chaleureux réservé aux recherches historiques françaises en Espagne, ainsi que de l'empreinte, tout à fait

notable, du travail de Georges Duby¹²⁷. Et rendent d'autant plus passionnant le choix d'enlever l'intégralité de la dernière partie de l'ouvrage.

- 96 Insistons : à l'aube des années quatre-vingt, la vitalité dont bénéficie alors l'inspiration anthropologique de l'histoire des mentalités consolide l'empreinte outre-Pyrénées de la « nouvelle histoire » française. À cela s'ajoute encore l'intérêt manifeste de l'Espagne de s'ouvrir au reste de l'Europe. L'Espagne figure, désormais, comme étape obligatoire dans le carnet de voyage des « nouveaux historiens » lorsqu'ils vont, dans l'exercice de leur métier, franchir les frontières et étendre leurs relations au-delà de l'hexagone. Annuellement, les rencontres organisées en Espagne reçoivent la participation massive des historiens français. Ainsi, à l'occasion du congrès sur « l'espace culturel européen », organisé le 17-19 octobre 1985, à Madrid, pour lequel on comptait réunir Georges Duby, Fernand Braudel, Jacques Le Goff, Maurice Duverger et Jacques Revel dans la première table ronde sur « L'Europe en Espagne et au Portugal »¹²⁸, et où s'est discuté le projet d'une Histoire collective de l'Europe ayant, pour maître d'œuvre, « l'école française des Annales »¹²⁹. Ainsi de même, l'important colloque, organisé en tandem par Duby et la Casa Velázquez, sur « La condition des femmes en France et en Espagne », jalon du décollage de l'histoire des femmes dans les deux pays¹³⁰. Ce qu'on peut, sans peine, remarquer au cours des années quatre-vingt, c'est la très grande notoriété acquise, en peu de temps, par Duby en Espagne. Comme en France, il parvient, là aussi, à porter ses paroles bien au-delà du cercle des spécialistes. Chacune de ses visites en Espagne est accompagnée attentivement par la grande presse, qui entend bien en rendre compte, en leur consacrant des articles de plus en plus détaillés. Outre la demande croissante d'entretiens, les principaux quotidiens espagnols suivent de près l'avancement de ses projets. Pour nous en tenir aux seuls ouvrages parus après 1980, chacun d'eux a droit à une recension dans la grande presse. Sauf *Bouvines*.
- 97 En fait, aucun des grands quotidiens en Espagne ne s'est occupé de l'ouvrage, alors que cette même année la parution de *L'Histoire de la vie privée* et le colloque sur les pèlerinages à Saint Jacques de Compostelle (Madrid, novembre 1988) allaient faire fureur dans la presse. C'est à l'occasion de ce colloque que l'on trouve la seule mention explicite de *Bouvines* dans les pages des journaux espagnols. Il s'agit, en fait, d'une des ces diverses présentations que la presse espagnole consacre aux orientations les plus récentes de son travail. Le propos de l'article est de montrer comment le médiéviste s'intéresse moins aux faits passés qu'à leur témoignage. Après *Guillaume le Maréchal*, le nom de *Bouvines* est soudain cité, mais succinctement, comme « le récit détaillé de comment [...] Philippe Auguste bat contre toute attente la coalition de deux comtes et d'un empereur » en l'une des dates réputées décisives de l'histoire de France – en l'une des premières batailles modernes, « parce qu'entre autres choses elle a rompu avec l'exemple sacré de reposer le septième jour »¹³¹. Étrange sobriété de ces lignes, à un moment où la *Vie privée* et le colloque sur le chemin de Compostelle se taillent un franc succès. Et lorsque tous les plus importants quotidiens espagnols rendent hommage au médiéviste, à l'occasion de sa disparition, force est de constater la place censément secondaire de son étude sur la bataille du 27 juillet 1214. Dans les quatre notices nécrologiques parues dans *La Vanguardia*, aucune mention n'est faite du livre. Il est même absent de la bibliographie de ses principaux ouvrages. Dans l'édition d'*El mundo* du 4 décembre 1996, on en parle, mais pour dire que sa notion de l'événement révélateur peut synthétiser sa vision de l'histoire. Et dans *El País*, Victoria Cirlot rappelle que la lecture de *Bouvines* fut, pour elle, un vrai événement. Sa définition de la bataille en tant que procédure de paix contiendrait le

secret d'un écrivain, tout comme l'incipit de *Salammbô*, l'art narratif de Flaubert¹³². C'est tout.

- 98 La coïncidence de ces occurrences suffit-elle à faire du *Dimanche de Bouvines* un cas à part au sein de l'accueil fait aux travaux de Duby en Espagne ? En réalité, toutes ces occurrences contrastent très vivement tant, d'une part, en Espagne, avec l'accueil enthousiaste réservé à chacun de ses autres ouvrages que, d'autre part, en France, avec la place tout à fait centrale accordée à *Bouvines* dans le souvenir des pairs et du grand public. La sobriété dont ces épisodes font preuve renforce, en tout cas, la curiosité qu'éveille cette suppression de la partie « Légendaire ». À quelles motivations répond-elle ? Duby visait-il juste lorsque, informé de la demande d'Alianza, il la rapporte aux considérations qu'il fait à la dernière page sur le général Franco ? Cette déduction était, à n'en pas douter, fondée. Et pourtant, il nous semble qu'au-delà des jugements portés sur la figure du dictateur, c'est en fait le cœur même de la problématique du « Légendaire » qui demeure, en 1988 encore, malaisément transposable en Espagne.

La mémoire inventive

Comment reconstituer, un siècle plus tard, l'obscur histoire de deux hommes, sans autre renommée que celle que leur valut leur duel final ? Un contremaître du père de Reyles [...] avait recueilli, par tradition orale, certains détails que je vais rapporter sans trop y croire, étant donné que *l'oubli et la mémoire sont également inventifs* (Jorge Luis Borges)¹³³.

- 99 Militaire par son genre historiographique, mais antimilitariste par son point de vue, *Le Dimanche de Bouvines* aurait, à l'évidence, de grandes difficultés à se faire traduire en Espagne, sous le régime franquiste. Sa traduction tardive ne signifie pourtant pas que l'ouvrage n'ait pas circulé auparavant, qu'il soit resté peu connu des historiens espagnols. Essayer d'apercevoir quelle a été la pénétration de *Bouvines* en ces quinze années qui séparent sa publication en France de l'édition espagnole, et dans un paysage politique et intellectuel mouvant où tout semble en effet basculer, serait sans doute se lancer dans une enquête passionnante, mais difficile, sur les circuits souterrains de lecture¹³⁴, sur les réseaux cachés de propagation des textes et les stratégies d'usage, communs en temps d'oppression dictatoriale, et sur lesquels le témoignage de Pierre Vilar nous paraît apporter une singulière lumière :

J'ai fait une petite histoire de l'Espagne qui a 126 pages. Elle a été continuellement interdite sous le régime franquiste, même si elle circulait beaucoup, car c'était une histoire de 126 pages. En revanche, j'ai fait un livre de 2000 pages sur la Catalogne, il a paru en catalan, personne n'a protesté. Tout simplement parce qu'on sait que les ouvrages de 2000 pages ne sont lus que par quelques dizaines de personnes. Donc la censure ne portait pas là-dessus. Ce sont ces faits-là que quelquefois on oublie et qu'il n'est pas mauvais de reconstituer¹³⁵.

- 100 L'important, pour nous, n'est pas, cependant, de conjecturer à propos d'une éventuelle censure que l'ouvrage eût encourue à l'époque franquiste, mais d'attirer l'attention, puisque c'est une tout autre affaire, sur la sensibilité restée vive en Espagne, dix ans après la chute du régime franquiste, treize ans après le décès de Franco et au moment même où un vent d'optimisme et de liberté souffle sur l'entrée de l'Espagne et du Portugal dans le CEE, consolidant un premier recul par rapport au régime déchu en 1977. On sait qu'en 1970, on avait fait enlever trois chapitres des *Combats pour l'histoire*, de Lucien Febvre¹³⁶, mais la suppression du « Légendaire » n'est pas, en fait, comparable. Pour la comprendre, le plus important est peut-être de l'inscrire dans le cadre du silence et de l'oubli

entretenus dans le courant des années quatre-vingt et qui, comme le montre bien Pedro Ruiz Torres, répondaient à un effort visant à « réussir la transition de la dictature vers la démocratie » et à la « volonté de trouver une issue pacifique », ce qui « rendit certaines questions du passé embarrassantes » et « encouragea l'oubli de manière à favoriser l'entente et la réconciliation des Espagnols »¹³⁷.

Les années de la transition démocratique furent dominées par la crainte de rappeler le passé immédiat. Il importait plus de se tourner vers l'avenir que vers une histoire remplie d'échecs [...]. Directement ou indirectement, la guerre civile pesait sur les consciences de la majorité des Espagnols et la mémoire en demeurait vivace. Il ne convenait guère de rouvrir une telle plaie¹³⁸.

- 101 Les propos de Duby sur Franco, au terme de son livre, étaient devenus dérangeants, dans ce contexte d'une Espagne animée par le désir de surmonter un passé difficile. Lucette Valensi le dit fort justement : « Silence, censure, oblitération, refoulement, amnésie, dénégation, mensonge font aussi partie de la formation de la mémoire »¹³⁹. L'édition tronquée de *Bouvines* est, à cet égard, expressive des enjeux – historiographiques, mémoriels, politiques – auxquels l'Espagne a à faire face. Le souvenir « répond à la pression collective et aux sollicitations du présent »¹⁴⁰. L'oubli aussi – et la discrétion, à coup sûr.
- 102 À fleur de peau, la tension entre l'histoire et la mémoire joue un rôle politique important dans l'Espagne des deux dernières décennies du ^{xx}e siècle. Dans le choix fait d'éliminer les pages du « Légendaire », le passage final sur Franco n'est, au bout du compte, tout au plus que la pointe visible de quelque chose de plus profond. Les sollicitations de la mémoire à des fins politiciennes et l'histoire, surtout dans sa dimension nationale, repérée aux alentours du mythe et du chauvinisme, justifiant l'attachement de tout un chacun à une communauté de destins : du début à la fin, c'est en fait toute la troisième partie de *Bouvines* qui touche au point sensible des débats conduits par la société, la presse et l'intelligentsia espagnoles. En touchant à la mémoire (comme champ d'étude, et comme objet des discours), les codes imposés et les marges laissées à l'action semblent différer sensiblement en France et en Espagne à ce moment.
- 103 Or, la mémoire n'est pas, à ce moment-là, un objet inconnu des historiens espagnols. S'inspirant de cette histoire de la mémoire dont Georges Duby, déjà en 1977, exhortait l'exploration, José Enrique Ruiz-Domènec l'avait examinée, avec son *Memoria de los feudales*¹⁴¹, de 1984, en puisant dans l'outillage de l'histoire de l'imaginaire. Et dès 1978, en visite dans le pays, Pierre Nora lui-même avait, pour sa part, attiré l'attention des collègues espagnols sur les différentes couches déposées que traque la mémoire nationale, et plaidé en faveur de la prise en compte de l'enracinement mémoriel des groupes sociaux comme un problème majeur pour l'histoire contemporaine¹⁴². Pourtant, tandis que l'école historique française se montre, bientôt, conquise par la problématique des *Lieux de mémoire*, ceux-ci n'obtiennent qu'une réception somme toute discrète dans l'Espagne des années quatre-vingt.
- 104 En réalité, cet accueil tardif réservé à l'entreprise orchestrée par Pierre Nora est moins le signe d'une indifférence que la preuve même que l'Espagne n'était pas épargnée par les querelles autour de la mémoire. En cette même année 1988, année de l'édition de *Bouvines*, l'Espagne est en fait, elle aussi, emportée par la vague des commémorations. Le gouvernement socialiste s'empare de l'occasion pour célébrer le bicentenaire de la mort de Charles III, tandis que le gouvernement nationaliste catalan fête le millénaire de la Catalogne¹⁴³. Quatre ans plus tard, c'est « la commémoration par excellence », avec le 500^e

anniversaire de la rencontre du Vieux et du Nouveau Monde. La vague mémorielle qui avait déferlé sur la société et l'historiographie française dans le courant des années quatre-vingt, gagne l'Espagne, au cours de la décennie suivante. Pour les Espagnols, rappelle Pedro Ruiz Torres, « 1998 a été une année de commémorations historiques » : outre le centenaire du « désastre » qui marque les écrivains de la génération de 1898, on célèbre le quatrième centenaire du règne de Philippe II et les vingt ans de la Constitution démocratique, « événement sans précédent dans toute l'histoire de l'Espagne »¹⁴⁴. Or, c'est à partir de ce moment précis que l'on observe l'amorce d'un dialogue avec la problématique des *Lieux*. En effet, c'est au milieu des remous suscités par les trois anniversaires que Javier Tusell, évoquant Nora, lance une mise en garde contre « l'usage alternatif de l'Histoire » qui menace cette poussée commémorative¹⁴⁵.

- 105 Les commémorations de 1998 dessinent les premiers linéaments d'une nouvelle place donnée à la problématique de la mémoire, ou plutôt d'une nouvelle attitude à l'égard des souvenirs de l'histoire vivante, laquelle devient plus marquée à partir du nouveau millénaire. Dès lors, se met en place l'expression d'un tout autre besoin de mémoire, aussi distant des images d'Épinal de l'idéologie nationale-catholique que de l'oubli systématique, prôné au cours de la transition démocratique. Cette évolution n'est en fait pas sans incidences sur l'histoire des historiens¹⁴⁶. Les enjeux historiographiques se montrent ici, de façon particulièrement saisissante, au gré des fluctuations que connaissent les nouvelles attitudes politiques et sociales. Remarquable est alors la présence de Pierre Nora dans la presse espagnole. Fréquemment cité¹⁴⁷, il figure comme référence incontournable à laquelle s'amarre cette Espagne reconstruite qui questionne l'attitude à prendre vis-à-vis du passé franquiste et s'interroge sur le problème de ses propres lieux de mémoire.
- 106 L'entrée en force du débat mémoriel en Espagne prend des contours très spécifiques, et n'est en fait pas dissociée du problème, qui en réalité l'emporte, de ses « usages politiques ». Elle donne de toute part prise à des querelles violentes, et devient l'enjeu d'une véritable bataille menée par les deux forces politiques antagoniques. En fait, deux politiques radicalement opposées ayant trait aux affaires mémorielles sont venues ainsi s'ajouter à l'ancien conflit où s'affrontaient deux projets d'histoire qui, de longue date, s'excluaient l'un l'autre : d'un côté, celui d'une histoire nationale qui, ancrée dans l'optique de l'appareil étatique, embrasse et exprime l'unité de l'Espagne ; de l'autre, les revendications d'expériences historiques plurielles, se réclamant d'une perspective non centraliste, à même de reconnaître la coexistence d'identités nationales diverses. Cette ancienne querelle qui oppose deux visions inconciliables de l'histoire est, depuis peu, ranimée par la poussée mémorielle, et a atteint récemment son paroxysme avec l'approbation, il y a tout juste deux ans (31 octobre 2007), de la *Ley de Memoria Histórica*, qui reconnaît les victimes de la guerre civile et du régime franquiste, révoque les sanctions et condamnations faites pendant les années de dictature, et autorise la localisation et l'ouverture des fosses communes, ainsi que l'exhumation des victimes disparues. Elle envisage, en outre, le retrait de tous les symboles et emblèmes franquistes des lieux publics.
- 107 Controversée, portée en avant avec des à-coups et des arrêts, la *Loi sur la mémoire historique* semble, en fait, révélatrice d'une nouvelle attitude à l'égard des traumatismes de l'époque franquiste. Elle témoigne de la quête de la bonne mémoire dans laquelle se lance une Espagne désireuse de regarder son passé en face, sans prolonger la réticence et la discrétion des années de la transition, sans retomber dans les images d'Épinal qui,

naguère, avaient nourri une vision nationale-messianique de son histoire. Quel sort réserver aux traces, très hétérogènes, de ce passé ? En s'interrogeant sur les moyens, les manières et les limites de la restitution des souvenirs, c'est bien la question de ses lieux de mémoire que l'Espagne désormais pose. *Lieux* qui ne prennent pas la forme d'une topographie monumentale et symbolique, travaillée, entretenue – réceptacle et reliquaire où l'on consigne ces liens invisibles qui surmontent tous les conflits et dépassent tous les partages. Mais qui, au contraire, sont d'abord soustraction, solution de continuité, abrogation. Des « lieux de mémoire » à l'envers en quelque sorte : ni palais, ni mausolées, ni arcs triomphaux, mais des recoins où figurent la déchirure, le silence, situés au ras de l'histoire.

- 108 L'histoire – celle des hommes autant que celle des historiens – constitue bien ici l'enjeu. Les dispositions prises à son égard expriment le différend entre les deux politiques concurrentes. Depuis l'an 2000, partout en Espagne, la toponymie de plusieurs de ses villes est redéfinie. Nombreuses en sont les grandes artères débaptisées. Les avenues et plazas del Ayuntamiento remplacent celles appelées autrefois « del Generalísimo ». En mars 2005, on retire, à Madrid, la statue équestre de Franco haute de sept mètres, laquelle inspirée par la statue d'Erasmus da Narni par Donatello, se tenait depuis 46 ans à la Plaza San Juan de la Cruz. L'opération est, elle-même, tout un événement : en pleine nuit, sous prétexte de travaux d'entretien et de réparation, la statue est déboulonnée à la dérobée, sans que la mairie de Madrid ne découvre le vrai dessein de l'action. Le démontage n'est pas exempt de polémique. Et le lendemain, 700 « nostalgiques » se réunissent sur place, les bras levés au ciel, en hommage à la figure du général. L'opposition de droite, elle aussi, se manifeste. L'histoire est alors la grande invitée. Tandis que certains témoins applaudissent cette « nuit historique », le parti conservateur dénonce le ravage de quarante ans d'histoire, et accuse le gouvernement d'en fomenter des « lectures partiales »¹⁴⁸.
- 109 Sollicitée à tort et à travers, l'histoire est ce sur quoi débouche toute la controverse. En août de la même année, c'est le tour de la figure équestre de Saragosse, et on accuse à nouveau le gouvernement de vouloir en « finir avec des symboles qui font partie de l'histoire »¹⁴⁹. Peu à peu, l'Espagne se dépouille pourtant des emblèmes franquistes ; depuis février 2007, Elche donnant ici l'exemple, plusieurs villes enlèvent les distinctions honorifiques jadis accordées à Franco, et en décembre 2008 la dernière statue équestre encore sur une voie publique est retirée à Santander.
- 110 Manifestement, la problématique des « lieux de mémoire » est en porte-à-faux par rapport aux controverses mémorielles autour du souvenir franquiste. En ce qui touche aux représentations de l'histoire, le défi mémoriel auquel l'Espagne, à présent, fait face est, vu de plus près, particulièrement complexe. Du fait même de l'hétérogénéité des « traces » du franquisme, l'opération mémorielle est conduite dans deux directions, à première vue, fort dissemblables : d'une part, la reconnaissance et la réhabilitation des victimes des persécutions de la dictature ; d'autre part, le démontage des insignes d'une mémoire truquée – démontage qui, en dernière analyse, n'est ni travail d'oubli, ni mépris du passé, mais au contraire effort pour se détacher d'une vision providentialiste, triomphaliste et théocratique de l'histoire elle-même, largement instrumentalisée tout au long du dernier demi-siècle. Curieusement, une prétendue défense de l'histoire est, à l'heure actuelle, mise au service d'une réaction. Alors même qu'elle dénonce la *Loi sur la mémoire historique* qui, affirme-t-elle, entend « ouvrir les anciennes plaies » et, oubliant la transition, désunir les Espagnols, l'opposition de droite, au nom de la sauvegarde du

patrimoine historico-artistique, déploie tous les procédés de dissuasion sous la main pour maintenir vivace la mémoire franquiste. Et c'est, finalement, en se posant en champion d'une transition démocratique sereine que la politique qu'elle mène prend appui sur des dénégations successives et d'autres mécanismes d'occultation. La terre remuée ne plaide pas en sa faveur. Au moment même où elle prône la conservation des *symboles de l'histoire*, elle se tait sur les charniers. Espérant, peut-être, que l'éloignement du passé tempère les sensibilités et que, pendant ce temps, on ne parvienne pas à les dénicher.

Conclusion

- 111 Éloquent est l'effort que, depuis la fin des années quatre-vingt-dix, mène l'Espagne d'aujourd'hui pour assumer le passé advenu et pour régler ses comptes avec l'histoire. Rares sont, dans le contexte actuel, les zones où la réflexion sur ses propres interprétations conflictuelles de l'histoire occupe le véritable cœur du débat politique. De l'oubli des victimes et de l'histoire utilisée au service d'une propagande jusqu'à la responsabilité morale de la suppression des hommages rendus au régime totalitaire et au sort des symboles anachroniques, la problématique de l'histoire et de la mémoire est affrontée sous tous ses angles. Paru en 2000 en France, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, de Paul Ricoeur, est traduit en Espagne en 2003. À point nommé. La réflexion du philosophe, où l'oubli émerge non plus comme pur agent érosif, mais comme « le produit de l'amour qui permet d'éviter le chagrin et qui rend possible le pardon »¹⁵⁰, ne laisse pas indifférente la presse espagnole ; en effet, elle s'empresse de s'emparer, pour le livrer au grand public, du débat autour de cette « exhortation à la mémoire » qui hante l'Europe, « invocation morale contre l'oubli du mal infligé et de la douleur des victimes »¹⁵¹. À la fin de cette même année, un hommage est rendu aux victimes du franquisme, afin d'« *impedir el olvido y la desmemoria* » [empêcher l'oubli et la destruction programmée de la mémoire]. L'événement va bénéficier de la participation de tous les groupes du Congrès, à l'exception du Parti Populaire qui, non sans mépris, le qualifie de « revival de naphtaline » et y dénonce une tentative de « revenir au passé » en rendant « *un homenaje no se sabe a quién* » [un hommage on ne sait pas à qui]¹⁵². En effet, cette volonté de récupération mémorielle continue à se heurter aux pesanteurs de la réaction. Plusieurs démarches sont ainsi déjouées par l'opposition de droite qui semble n'avoir pas l'intention de lâcher prise. En 2007, Salamanque refuse de retirer à Franco son titre d'« *alcace de honor a perpetuidad* » [maire honoraire à vie], et d'enlever le médaillon de la Plaza Mayor qui porte son effigie ; à Valence, on tient pareillement tête, affirmant que le retrait des symboles est une « erreur immense et historique »¹⁵³. En 2008, c'est le tour d'Alicante, qui préserve le titre accordé à Franco de fils « adoptif et préféré ». Et plus récemment, on parvient à frapper de nullité le retrait, en 2005, de la statue équestre de Madrid.
- 112 De cette dispute, on est encore loin de voir la fin. Nous sommes en été 2009 : la mairie de Barcelone met en œuvre le retrait des premières 336 plaques franquistes, portant le joug et les flèches, adossées aux façades de la capitale catalane. À la fin octobre 2009, les regards se tournent vers le début des excavations des fosses communes de la région de Grenade, pratiquées pour procéder à l'identification et à l'exhumation du corps de Federico Garcia Lorca. L'opération coïncide, d'une part, avec la sortie d'un documentaire, *Los caminos de la memoria*, qui approche le thème difficile des fosses communes et de plus de 130.000 disparus de la post-guerre franquiste, et d'autre part, avec une manifestation, deux jours après, le 2 novembre, au cimetière de Paterna, en hommage aux républicains

fusillés, couronnée par la revendication d'un mémoriel portant tous leurs noms. La controverse espagnole est, en effet, on ne peut plus d'actualité. Elle offre, à présent, un lieu d'observation sans égal pour examiner les batailles livrées qui ont pour enjeu le contrôle du souvenir, et qui décideront du jugement de la postérité. Les pages du « Légendaire » – celles-là même qui ont été supprimées il y a aujourd'hui vingt ans et n'ont pas encore été restituées dans une version intégrale – restent d'une actualité frappante, et demeurent l'une des plus fines analyses du phénomène même qui, à l'heure actuelle, tiraille l'Espagne.

L'histoire a toujours été bricolée pour affermir un pouvoir, pour soutenir une revendication. C'est peut-être bien à cela qu'elle a servi d'abord, l'histoire. Le passé a toujours été trituré, pris dans des réseaux de discours tressés pour envelopper l'adversaire ou pour s'en protéger dans les combats dont la puissance est l'enjeu – et c'est ce que j'ai voulu montrer à propos de Bouvines. Il y a toujours manipulation de la mémoire, en fonction, bien sûr, d'intérêts¹⁵⁴.

- 113 C'est en s'attaquant à ce problème qu'à la dernière page du *Dimanche de Bouvines*, Georges Duby tient aux aguets, et les historiens, et leurs lecteurs, devant les manœuvres de falsification qui, sous leurs yeux, sont en train de se produire. Ici, la menace d'accaparement et d'instrumentalisation de la mémoire vient, en fait, rappeler le besoin de la connaissance historique. D'une histoire en éveil, plus consciente de ses limites et de ses ruses. Cette volonté de lucidité, ce refus à se replier sur les anciennes certitudes est ce qui assure, trente-six ans après sa parution, l'incontestable actualité du *Dimanche de Bouvines*. Sa démarche, celle d'une histoire sans cesse insatisfaite, qui n'hésite pas à relever les défis, qui ne craint pas de toucher au nœud du problème, continue à porter les questions et à susciter les efforts de réponse qu'appelle l'histoire de nos jours.

NOTES

*. L'origine de cet article se trouve dans une présentation faite, le 11 avril 2009, à l'occasion de la 18th Annual New York University/Columbia University Conference on Hispanic and Lusophone Languages, Literatures and Culture, à la New York University. Je voudrais exprimer ma profonde reconnaissance au professeur François Hartog pour son soutien constant et son orientation toujours attentive, respectueuse, encourageante, ainsi qu'à Madame Andrée Duby pour sa confiance et son encouragement, en suivant de près mes recherches et en m'accordant l'autorisation de travailler avec les archives du « Fonds Duby » déposés à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine.

*. * Felipe Brandi prépare actuellement, grâce à une bourse CAPES du gouvernement brésilien, une thèse de doctorat sur l'œuvre de Georges Duby à l'EHESS, à Paris, sous la direction du professeur François Hartog.

1. Georges Duby, « L'histoire vivante », *L'Arc*, n° 18, 1962, p. 65-72.

2. Georges Duby, *Dames du XII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1995-1996. Cf. également « L'art, l'écriture et l'histoire » (entretien avec Pierre Nora), *Le Débat*, 92, nov.-déc. 1996, p. 174-191, part. p. 183.

3. Jacques Dalarun, « L'abîme de l'architecte », in *Georges Duby. L'écriture de l'histoire*, Claudie Duhamel-Amado et Guy Lobrichon (dir.), Bruxelles, De Boeck, 1996, p. 11-36 / « L'abîme et l'architecte », in Georges Duby, *Féodalité*, Paris, Gallimard, 1996, p. IX-XXVII / « L'œuvre critique.

À propos de la poétique de l'histoire dans l'œuvre de Georges Duby », *Georges Duby. Regards croisés sur l'œuvre. Femmes et féodalités*, Lyon, PUL, 2000, p. 19-32 ; Danièle Bohler, « Je n'ai vu que des ombres flottantes, insaisissables [...]. Le travail de l'écriture », *Clio*, « Georges Duby et l'histoire des femmes », n° 8, 1998, p. 45-63 ; Mirna Velcic-Canivez, « Histoire et intertextualité. L'écriture de Georges Duby », *Revue Historique*, n° 613, janv.-mars 2000, p. 187-206, repris dans Georges Duby, *Qu'est-ce que la société féodale ?*, Paris, Flammarion, 2002, p. LIX-LXXVII. Tout à fait représentatif de l'intérêt que l'écriture de Georges Duby suscite dans les travaux sur la « poétique » des historiens contemporains est aussi la part qui lui est accordée dans les ouvrages de Philippe Carrard, *La Poétique de la Nouvelle Histoire*, Lausanne, Payot, 1998 et de Jean Leduc, *Les historiens et le temps*, Paris, Seuil, 1999.

4. Entre autres, dans *L'Histoire continue*, Paris, Odile Jacob, 1991, p. 152-156.
5. Pierre Nora, « L'Autre bataille de Bouvines », Préface à Georges Duby, *Le Dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, nouvelle édition, 2005, p. III.
6. Georges Duby, « L'historien devant le cinéma », *Le Débat*, 30, 1984, p. 80.
7. Georges Duby, « L'Histoire vivante », *op. cit.*, p. 70.
8. Georges Duby, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1980, p. 50.
9. En schématisant, les trois traitements qui correspondent à chacune des parties de l'ouvrage sont les suivants : 1. le « reportage » (l'appréhension de l'événement brut par le principal chroniqueur, avec le décalage entre l'événement réel et le témoignage, l'écart qui s'introduit dans l'opération même par laquelle on érige un fait historique à partir de la relation de ce que l'on a vu et entendu) ; 2. le « système de culture » (les cadres mentaux et les systèmes de valeurs qui ont préparé, d'une part, les conduites et les configurations dans la bataille, ainsi que, d'autre part, la perception que les contemporains ont eue de son dénouement) ; 3. le travail de la mémoire et de l'oubli, magnifiant la victoire jusqu'à faire de la bataille de Bouvines une date fondatrice, une journée qui « fait » la France.
10. Georges Duby, *Le Dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, 1973, rééd. 2005, p. 14.
11. *Ibid.*, p. 18.
12. Fernand Braudel, « Histoire et sciences sociales : la longue durée », *Annales ESC*, XIII, n° 4, octobre-décembre 1958, p. 735.
13. Georges Duby, *Le Dimanche de Bouvines*, *op. cit.*, p. 18.
14. *Ibid.*
15. Georges Duby, *Le Dimanche de Bouvines*, *op. cit.*, p. 20.
16. On n'en veut pour preuve que les termes choisis par Duby pour préparer ses lecteurs au récit du conflit : « afin que chacun soit en mesure de suivre le spectacle, il est nécessaire d'en présenter d'abord les acteurs, de planter un décor, de résumer en un très bref prologue l'intrigue dont il n'est rien dit dans le corps du récit [de Guillaume le Breton], et qui pourtant conduit au matin de Bouvines » (*ibid.*, p. 24).
17. Dans une bibliographie aujourd'hui très étendue, et qui ne cesse de croître, retenons simplement quelques textes représentatifs du débat engagé au cours des années quatre-vingt. Carlo Ginzburg, « Montrer et citer. La vérité de l'histoire », *Le Débat*, n° 56, septembre-octobre 1980, p. 43-54 ; Krzysztof Pomian, « Histoire et fiction », *Le Débat*, n° 54, mars-avril 1989, p. 114-137. Pour les répercussions dans les années quatre-vingt-dix : Roger Chartier, « L'histoire entre récit et connaissance », *MLN*, n° 109, 1994, p. 583-600, repris dans *Au bord de la falaise ; l'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 87-107 ; Jacques Revel, « Ressources narratives et connaissance historique », *Enquête. Anthropologie, histoire, sociologie*, I, 1995, p. 43-70 ; François Hartog, « L'art du récit historique », in *Passés recomposés. Champs et chantiers de l'histoire*, Jean Boutier, Dominique Julia (éd.), Paris, Autrement, 1995, p. 184-193. Sur les « opérations » historiographiques, la référence incontournable reste celle de Michel de Certeau (*L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975), bien que ses écrits ne soient pas une réponse au « narrativisme ».

18. Lawrence Stone, « The Revival of Narrative : Reflections on a New Old History », *Past and Present*, n° 85, novembre 1979, p. 3-24.
19. Georges Duby, *Le Dimanche de Bouvines*, *op. cit.*, p. 198.
20. *Ibid.*, p. 219.
21. *Ibid.*, p. 200.
22. *Ibid.*, p. 198.
23. Pedro Ruiz Torres, « Les usages politiques de l'histoire en Espagne. Formes, limites et contradictions », in *Les Usages politiques du passé*, François Hartog, Jacques Revel (dirs.), Paris, EHESS, 2001, p. 134-135.
24. Georges Duby, *Le Dimanche de Bouvines*, *op. cit.*, p. 205.
25. Philippe Joutard, *La Légende des Camisards*, Paris, Gallimard, 1977, p. 10.
26. Cf. Mirna Velcic-Canivez, « Histoire et intertextualité. L'écriture de Georges Duby », *op. cit.* ; Pierre Nora, « L'Autre bataille de Bouvines », *op. cit.*, p. XIII-XIV.
27. Georges Duby, *L'Histoire continue*, *op. cit.*, p. 81.
28. Georges Duby, *Dialogues*, *op. cit.*, p. 49.
29. *Ibid.*, p. 44.
30. *Ibid.*, p. 88.
31. Georges Duby, *Dialogues*, *op. cit.*, p. 47.
32. Georges Duby, *Le Dimanche de Bouvines*, *op. cit.*, p. 14.
33. Cf. notamment Krzysztof Pomian, « L'heure des Annales », in *Les Lieux de mémoire*, Pierre Nora (éd.), t. II, La Nation, vol. 1, Paris, Gallimard, 1986, p. 377-429.
34. Robert Fossier, *Compte rendu du Dimanche de Bouvines*, Bibliothèque de l'École des chartes, CXXXIII, n° 1, 1975, p. 150.
35. Pierre Nora, « L'Autre bataille de Bouvines », *op. cit.*, p. III.
36. Georges Duby, « Avant-propos », *Le Dimanche de Bouvines*, *op. cit.*, p. 9.
37. *Ibid.*, p. 19.
38. Emmanuel Le Roy Ladurie, « Histoire – bataille et stéréotypes nationaux » (compte rendu du *Dimanche de Bouvines*), *Le Monde*, 10 mai 1973, repris dans *Parmi les historiens*, Paris, Gallimard, 1983, p. 223-224.
39. « Le Choix des Annales », *Annales ESC*, XXVIII, n° 3, 1973, p. 855.
40. Robert Fossier, *Compte rendu du Dimanche de Bouvines*, *op. cit.*, p. 151.
41. Sur les détails de cette évolution, cf. Roger Chartier, « L'Histoire culturelle », in *Une École pour les sciences sociales*, Jacques Revel, Nathan Wachtel (édit.), Paris, Cerf, éditions de l'EHESS, 1996, p. 73-92.
42. Philippe Contamine, « L'idée de guerre à la fin du Moyen Âge ; aspects juridiques et éthiques », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, vol. 123, n° 1, 1979, p. 70.
43. Pierre Nora, « L'événement monstre », *Communications*, « L'événement », n° 18, 1972, p. 162-172 ; « Le retour de l'événement », in *Faire de l'histoire*, Jacques Le Goff, Pierre Nora (dirs.), Paris, Gallimard, t. I, 1974, p. 210-230.
44. Georges Duby, « Les Orientations des recherches historiques en France 1950-1980 », *Mêlé Moyen Âge*, Paris, Flammarion, 1988, p. 237.
45. Pierre Nora, « L'Autre bataille de Bouvines », *op. cit.*, p. IV.
46. La force avec laquelle ce « retour » de l'événement perturbe la configuration historiographique en vigueur semble en effet telle qu'à la fin des années soixante-dix, en 1978, Jacques Revel est en droit d'affirmer que « nous commençons seulement à en prendre conscience » (Jacques Revel, « Événement », J. Le Goff, R. Chartier, J. Revel (dir.), *La Nouvelle Histoire*, Paris, Retz, 1978, p. 167). Dix ans plus tard, dans la réédition du dictionnaire, Jacques Le Goff pourra alors affirmer que le « retour de l'événement est le plus frappant », tout en se rapportant à la conceptualisation de Pierre Nora et à l'approche du *Dimanche de Bouvines*, « chef-

d'œuvre de cette nouvelle histoire événementielle » (cf. Jacques Le Goff, « Préface », J. Le Goff (dir.), *La Nouvelle Histoire*, Paris, Ed. Complexe, 1988, p. 15-16).

47. Jacques Le Goff, « Les « retours » dans l'historiographie française actuelle », *Cahiers du Centre de recherches historiques*, n° 22, avril 1999, p. 12.

48. Cf. François Hartog, « Marshall Sahlins et l'anthropologie de l'histoire », *Annales ESC*, XXXVIII, n° 6, p. 1256-1263 (part. p. 1261). Cf. également Georges Duby, *L'Histoire Continue*, Paris, Odile Jacob, 1991, p. 155-156.

49. Jacques Le Goff, « Les lundis de l'histoire », *France Culture*, 17 janvier 2004.

50. Bernard Guenée, « L'Historien par les mots », in *Le Métier d'historien au Moyen Âge ; études sur l'historiographie médiévale*, Bernard Guenée (dir.), Paris, Publications de la Sorbonne, 1977, p. 17.

51. Bernard Guenée, « L'Enquête historique ordonnée par Édouard I^{er}, roi d'Angleterre, en 1291 », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, CXIX, n° 4, 1975, p. 573.

52. Georges Duby, *Le Dimanche de Bouvines*, op. cit., p. 188.

53. Bernard Guenée, « L'Historien par les mots », op. cit., p. 4.

54. *Le Dimanche de Bouvines*, op. cit., part. p. 188-190.

55. *Ibid.*, p. 20.

56. *Ibid.*, p. 15.

57. En 1976, les auteurs de *La Saint-Barthélémy* ou les résonnances d'un massacre pouvaient ainsi regretter comment, hormis Bouvines et l'ouvrage d'Alice Gérard sur *La Révolution française, mythe et interprétations 1789-1970* (Paris, Flammarion, 1970), un manque fâcheux de recherches du même type empêchait les « comparaisons qui permettraient de préciser le degré d'originalité du traitement de la Saint-Barthélémy par rapport à d'autres événements » (Philippe Joutard, Janine Estèbe, Elisabeth Labrousse, Jean Lecuir, *La Saint-Barthélémy ou les résonnances d'un massacre*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1976, p. 243).

58. Bernard Guenée, « Les tendances actuelles de l'histoire politique au Moyen Âge français », *Tendances, perspectives et méthodes de l'histoire médiévale. Actes du 100^e Congrès national des Sociétés savantes* (1975), t. I, Paris, Bibliothèque Nationale, 1977, p. 45-70 (citation, p. 63-64). Voir également les pages de Pierre Toubert et de Henri Dubois dans le bilan, pour le CNRS, des nouvelles tendances historiographiques en 1980 : « Des travaux très récents (Philippe Contamine, Jean Dufournet, Bernard Guenée) révèlent, d'autre part, que l'historiographie médiévale – c'est-à-dire, la manière dont les hommes du Moyen Âge concevaient et écrivaient l'Histoire – apparaît, elle aussi, comme un champ d'exploration en plein renouvellement. Il y a là toute une approche moderne, au meilleur sens du mot, des sources narratives et idéologiques du Moyen Âge, dont le Bouvines de Georges Duby permet de mesurer la fécondité » (« La recherche historique depuis 1965 », Comité français des sciences historiques, *La Recherche historique en France depuis 1965*, Paris, Éditions du CNRS, 1980, p. 13-14).

59. *Le Métier d'historien au Moyen Âge ; études sur l'historiographie médiévale*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1977 ; *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, Aubier-Montaigne, 1980 ; *Politique et histoire au Moyen Âge ; Recueil d'articles sur l'histoire politique et l'historiographie médiévale*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1981.

60. Notamment, dans ses *Dialogues*, op. cit., p. 83, ainsi qu'à la fin de *L'Histoire continue*, où il évoque les chantiers les plus prometteurs à bâtir.

61. Georges Duby, « Mémoires sans historien », *Nouvelle revue de psychanalyse*, XV, 1977, repris dans *Mâle Moyen Âge*, Paris, Flammarion, 1988, p. 210-221 (citation p. 210-211).

62. Philippe Joutard, Janine Estèbe, Elisabeth Labrousse, Jean Lecuir, *La Saint-Barthélémy ou les résonnances d'un massacre*, op. cit., p. 9.

63. *Ibid.*

64. Philippe Joutard, Janine Estèbe, Elisabeth Labrousse, Jean Lecuir, *La Saint-Barthélémy ou les résonnances d'un massacre*, op. cit., p. 221-241.

65. *Ibid.*, p. 218.

66. *Ibid.*, p. 245.
67. C'est en tant que « simple essai d'historiographie » qu'en 1976 les auteurs de *La Saint-Barthélémy* [...], (*op. cit.*, p. 243) définissent leur ouvrage.
68. Pierre Nora, « Entre mémoire et histoire », *Les Lieux de mémoire*, I, La République, Paris, Gallimard, 1984, p. XX.
69. Cf. Louis Halphen, *Introduction à l'histoire*, Paris, PUF, 1946, p. 27 et part. p. 80.
70. Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 7^e édition, 1974, p. 26. Cf. surtout Henri-Iréné Marrou (*De la connaissance historique*, Paris, Seuil, 1975, p. 30) : « En disant *connaissance*, nous entendons connaissance valide, vraie : l'histoire s'oppose par-là à ce qui serait, à ce qui est représentation fausse ou falsifiée, irréalité du passé, à l'utopie, à l'histoire imaginaire [...], au roman historique, au mythe, aux traditions populaires ou aux légendes pédagogiques – ce passé en images d'Épinal que l'orgueil des grands États modernes inculque, dès l'école primaire, à l'âme innocente de ses futurs citoyens ».
71. La précision de Duby dans le choix du terme pour titre de la troisième partie de l'ouvrage nous incite à nous demander au sujet des utilisations qui l'ont ici inspiré et des traditions historio-graphiques auxquelles il l'aurait pu emprunter. Mais c'est là une tâche qui dépasse les limites de ces pages. Sans s'aventurer dans une généalogie des concepts, on se contentera de signaler que l'attention portée au revêtement légendaire des objets historiques n'est pas absente sous la plume d'historiens que Georges Duby a fréquentés avec assiduité. Robert Mandrou avait, quant à lui, consacré l'année 1962/1963 de son séminaire à la VI^e section de l'EPHE aux « Recherches sur les représentations légendaires de l'histoire de France dans la littérature de colportage (XVII^e-XVIII^e siècles) », *Annuaire de la VI^e section de l'EPHE*, année 1962-1963, p. 42. Recherche qu'il poursuit l'année suivante, attirant l'attention sur cette « histoire où la mythification politique, sociale et religieuse est de tous les instants et constitue un corpus original et cohérent du passé tel que pouvaient se le représenter les lecteurs et auditeurs de la littérature de colportage ». En effet, marqué par « une véritable héroïsation », ce « légendaire historique », une fois confronté aux récits des historiens de l'époque, présente, selon Mandrou, « une originalité considérable dont il importe de tenir compte dans le cadre d'une histoire large de l'historiographie française » (*Annuaire de la VI^e section de l'EPHE*, année 1963-1964, p. 57-58). Cf. encore le compte rendu de Pierre Barbier et France Vernillat, *Histoire de France par les chansons*, par R. Mandrou, *Annales ESC*, XVII, n° 4, 1962, p. 809-811.
72. Cf. Philippe Joutard, *La Légende des Camisards*, *op.cit.*, part. p. 211-251.
73. Pierre Nora, « L'Autre bataille de Bouvines », préface à l'édition de 2005, *op.cit.*, p. I.
74. Cf. la note, à l'occasion de la réapparition de la collection, « L'Archétype : Duby lit Bouvines », *Le Monde*, « Le Monde des livres », le 7 octobre 2005.
75. *Le Vendredi de Zallâqa* (23 octobre 1086), de Vincent Lagardère (Paris, L'Harmattan, 1989) ; *Il sabato di S. Barnaba. La battaglia di Campaldino* (11 giugno 1289), Ugo Barlozzetti et al., Milan, Electa, 1989 ; et plus récemment en Espagne, *El Lunes de las Navas* (16 julio 1212), de Carlos Vara Thorbeck (Jaén, Universidad de Jaén, 1999), et *El Jueves de Muret* (12 de setembre de 1213), de Martin Alvira Cabrer (Barcelona, Universitat de Barcelona, 2002).
76. Pierre Nora, « Comment écrire l'histoire de France ? », *op. cit.*, p. 24.
77. Lucette Valensi, *Les Fables de la mémoire*, *op. cit.*, p. 265.
78. *The Legend of Bouvines*, Berkeley, University of California Press, 1990.
79. Robert Fossier, Compte rendu du *Dimanche de Bouvines*, *op. cit.*, p. 152.
80. *Le Monde*, 4 décembre 1996, p. 26.
81. Bernard Guenée, Compte rendu du *Dimanche de Bouvines*, *Annales ESC*, XXIX, n° 6, 1974, p. 1526.
82. *Ibid.*, p. 1524.
83. *Ibid.*, p. 1525.
84. Bernard Guenée, « L'Historien par les mots », *op. cit.*, p. 17.

85. François Hartog, Jacques Revel, « Note de conjoncture historiographique », *Les Usages politiques du passé*, op. cit., p. 13.
86. Georges Duby, « Histoire sociale et idéologie des sociétés », op. cit., p. 157.
87. *La domenica di Bouvines*, Torino, Einaudi, 1977.
88. Der Sonntag von Bouvines. 27 Juli 1214, Berlin, Wagenbach, 1988 ; Söndagen vid Bouvines des 27 juli 1214, Stockholm, Atlantis, 1990. On ferait remarquer que la traduction en langue portugaise n'est pas moins tardive. L'ouvrage paraît d'abord au Brésil (*O Domingo de Bouvines*, Rio de Janeiro, Paz e Terra, 1993), et plus tardivement au Portugal, sous un titre très original: *Uma Batalha na Idade Média – Bouvines, 27 de julho 1214*, Lisboa, Terramar, 2005.
89. En l'occurrence : le « retour de l'événement », le « moment-mémoire », le renouveau des histoires de France, ou encore l'envol de l'histoire de l'historiographie.
90. Et on serait en droit de se demander si un tel retentissement international simultané du livre serait dû à la répercussion d'une quelconque transformation des enjeux historiographiques, notamment français, en ces années 1986-1987. Comment, en effet, expliquer la coïncidence de tout cet ensemble de traductions à ce même moment ? Est-ce dû à l'impact des deux premiers tomes des *Lieux de mémoire* : « La République » (1984) et « La Nation » (1986) ? En tout cas, il faut bien rappeler que, datant de 1987, mais postérieurs, ni les Essais d'ego-histoire, ni l'élection de Georges Duby à l'Académie Française ne sauraient expliquer la rencontre de ces diverses éditions. Force est donc de reconnaître tout l'intérêt d'une recherche plus poussée sur ce seul sujet. Elle seule saurait jeter une lumière nouvelle sur la question, et arracher ces considérations à la pure conjecture.
91. Lettre d'Ania Chevalier, du 4 mars 1987, « Fonds Georges Duby », IMEC, DBY 82, « Correspondances Flammarion, Gallimard », *Surchemise Correspondance Gallimard 1/2, 1968-1987*.
92. Lettre d'Ania Chevalier, du 16 avril 1987, « Fonds Georges Duby », IMEC, DBY 82, « Correspondances Flammarion, Gallimard », *Surchemise Correspondance Gallimard 1/2, 1968-1987*.
93. Lettre de Georges Duby à Ania Chevalier, du 7 mai 1987, « Fonds Georges Duby », IMEC, DBY 82, « Correspondances Flammarion, Gallimard », *Surchemise Correspondance Gallimard 1/2, 1968-1987*.
94. Lettre de Georges Duby à Ania Chevalier, le 9 mars 1987, « Fonds Georges Duby », IMEC, DBY 82, « Correspondances Flammarion, Gallimard », *Surchemise Correspondance Gallimard 1/2, 1968-1987*.
95. Il est, par ailleurs, remarquable que cette suppression n'ait pas encore fait l'objet d'aucune attention de la part des commentateurs de l'œuvre de Georges Duby. Reyna Pastor l'a auparavant regretté, mais discrètement, en note, dans son « La recepción de la obra de Georges Duby en España », Benoît Pellistrandi (dir.), *La historiografía francesa del siglo XX y su acogida en España*, Madrid, Casa de Velásquez, Colección de la Casa de Velásquez, n° 80, 2002, p. 24, note 9.
96. Maurice Agulhon, « Georges Duby 1919-1996 », *Encyclopædia Universalis*, 1997, p. 466-467.
97. Georges Duby, *L'Histoire continue*, op. cit., p. 103.
98. Georges Duby, *Dialogues*, op. cit., p. 118.
99. Georges Duby, « Le Plaisir de l'historien », in *Essais d'ego-histoire*, Pierre Nora, (éd.), Paris, Gallimard, 1987, p. 109-138.
100. Georges Duby, *L'Histoire continue*, op. cit., p. 104.
101. *Ibid.*, p. 105.
102. Selon les mots de Pierre Vidal-Naquet, *Le Choix de l'histoire*, p. 21, apud. François Hartog, Vidal-Naquet, *historien en personne. L'homme-mémoire et le moment-mémoire*, Paris, La Découverte, 2007, p. 14.
103. Georges Duby, *L'Histoire continue*, op. cit., p. 170.
104. Limitons-nous aux diverses contributions réunies dans l'ouvrage, en lui-même hautement révélateur du poids de l'historiographie française en Espagne, dirigé par Benoît Pellistrandi, *La*

historiografía francesa del siglo XX y su acogida en España, Madrid, Casa de Velásquez, Colección de la Casa de Velásquez, n° 80, 2002, *op. cit.*

105. Pedro Ruiz Torres, « De la síntesis histórica a la historia de *Annales*. La influencia francesa en los inicios de la renovación de la historiografía española », in *La historiografía francesa del siglo XX y su acogida en España*, Benoît Pellistrandi (dir.), *op. cit.*, part. p. 85, 96, 98 et *passim* ; cf. Reyna Pastor, « La recepción de la obra de Georges Duby en España », *op. cit.*, p. 36-37.

106. Le cas peut-être le plus retentissant étant celui de Josep Fontana. Sur la polémique engagée par Fontana au sujet du modèle des *Annales*, cf. Jordi Canal, « Admoniciones, mitos y crisis. Reflexiones sobre la influencia francesa en la historiografía contemporánea española a finales del siglo XX », in *La historiografía francesa del siglo XX y su acogida en España*, Benoît Pellistrandi (dir.), *op. cit.*, part. p. 344-348.

107. Pedro Ruiz Torres, « De la síntesis histórica a la historia de *Annales* », *op. cit.*, p. 86 ; voir également, Adeline Rucquoi, « Spanish Medieval History and the *Annales* : Between Franco and Marx », in *The work of Jacques Le Goff and the challenges of Medieval History*, Miri Rubin (ed.), Woodbridge (Suffolk), 1997, p. 123-141, part. p. 127.

108. Fernand Braudel est nommé docteur *honoris causa* de l'Université de Madrid en 1966.

109. Selon les termes de Jordi Canal, (« Admoniciones, mitos y crisis », *op. cit.*, p. 349), qui évoque l'extraordinaire renommée par l'auteur de *La Catalogne dans l'Espagne moderne* : « Pierre Vilar ha sido submetido [...] a un proceso de mitificación personal e historiográfica, que lo salvaguarda de todo intento de aproximación crítica y lo convierte en fuente de autoridad » (*id.*, p. 350). [Pierre Vilar a été soumis [...] à un processus de mythification personnelle et historiographique, qui le protège de tout essai d'approche critique et le convertit en source d'autorité] Sur la notoriété acquise par Pierre Vilar en Espagne et sur le rôle joué par lui dans la combinaison du marxisme et des *Annales* en Espagne, cf. également Pedro Ruiz Torres, « De la síntesis histórica a la historia de *Annales* », *op. cit.*, p. 100.

110. Cf. le très significatif compte rendu que lui est consacré par Juan Ramón Masoliver, « Un retrato anticipado de nuestro tiempo ? », *La Vanguardia*, le 7 juillet 1966, p. 59.

111. Cf. *La Vanguardia*, éditions du 5 et du 7 mars 1967, p. 26 et 29, respectivement.

112. Reyna Pastor, « La recepción de la obra de Georges Duby en España », *op. cit.*, p. 22.

113. *Id.*, p. 22-24, pour les détails de la réception espagnole de *L'Économie rurale*.

114. Cf. *Annuaire du Collège de France*, 73^e année, 1973-1974, p. 541.

115. Georges Duby « hizo referencia a la actual situación política de España y señaló que su presenciamiento en el Congreso se debía interpretar como una especial consideración hacia las tareas científicas, propias de su especialización, pero que repetía no debía interpretarse como una aceptación de los últimos acontecimientos sucedidos en España », cf. *La Vanguardia*, le 30 septembre 1975, p. 33

116. Outre le texte homonyme, publié dans *Faire de l'histoire* (1974), l'ouvrage est composé de sa leçon inaugurale au Collège de France (1970) et de son article sur « L'histoire des systèmes de valeur » (1972).

117. *Annuaire du Collège de France*, 77^e année, 1976-1977, p. 679.

118. *Annuaire du Collège de France*, Résumé des cours et travaux, 78^e année, 1977-1978, p. 707.

119. *Annuaire du Collège de France*, 79^e année, 1978-1979, p. 627-628.

120. Antoni Furió, « Les deux sexes ou l'imaginaire du Mâle Moyen Âge (Espagne) », *Clio*, « Georges Duby et l'histoire des femmes », n° 8, 1998, p. 124.

121. Reyna Pastor, « Prologo », in Georges Duby, *Hombres y estructuras de la Edad Media*, Madrid, Siglo XXI de España Editores, 1977, p. 1-17.

122. Reyna Pastor, « La recepción de la obra de Georges Duby en España », *op. cit.*, p. 31.

123. Cf. Pedro Ruiz Torres, « De la síntesis histórica a la historia de *Annales* », *op. cit.*, part. p. 102.

124. Voir notamment la polémique créée, à la fin de 1979, autour des classes de José Enrique Ruiz-Domènec, accusé de « mauvais goût » en raison des thématiques sur l'histoire de la folie et

de la sexualité dans ses cours d'Histoire médiévale à l'Université Autònoma de Barcelone, *La Vanguardia*, le 13 décembre 1979, p. 7, ainsi que les réactions suscitées par ce propos, dans le même journal, le 18 décembre 1979, p. 7, et le 20 décembre 1979, p. 5.

125. Arturo R. Firpo, « Prólogo », *Los tres órdenes o lo imaginario del feudalismo*, Madrid, Taurus, 1980, repris dans l'édition commémorative de 1992, à l'occasion du doctorat *honoris causa* de Georges Duby à l'Université de Santiago de Compostela, p. 15-23.

126. *Guillaume le Maréchal* est aussi le premier livre de G. Duby traduit en catalan (Barcelone, Llibres del Mall, collection « Història de les societats », 1985).

127. Comme en témoigne l'ouvrage collectif *La historiografía francesa del siglo XX y su acogida en España*, déjà cité, qui s'ouvre très significativement sur deux textes concernant Georges Duby : l'un, de Jacques Dalarun, intitulé tout simplement « Georges Duby » (p. 3-20) ; l'autre, de Reyna Pastor, *op. cit.*, consacré notamment à la réception du médiéviste en Espagne.

128. Cf. la première présentation du programme du congrès dans *La Vanguardia* du 31 août 1985, p. 20. Cf., pour les interventions de Le Goff et de Revel, le rapport du débat dans *El País* du 18 octobre 1985.

129. Comme l'exprime le compte rendu du congrès dans *La Vanguardia*, le 22 octobre 1985, p. 39.

130. *La condición de la mujer en la Edad Media*, Madrid, Ed. Universidad Complutense, 1986; Georges Duby, « Pour une histoire des femmes en France et en Espagne. Conclusion d'un colloque », *Mâle Moyen Âge*, *op. cit.*, p. 118-126.

131. Pedro Sorela, « Los testigos como protagonistas de la historia », *El País*, le 19 novembre 1988.

132. Victoria Ciriot, « Todo es ya pasado », *El País*, le 4 décembre 1996.

133. [Como recuperar, al cabo de un siglo, la historia oscura de dos hombres, sin otra fama que la que les dio su duelo final? Un capataz del padre de Reyles [...] había recibido por tradición oral ciertos pormenores que ahora traslado sin mayor fe, ya que el olvido y la memoria son inventivos] Souligné par nous, ce passage, d'« El otro duelo » (1970) est ici particulièrement signifiant, puisque Georges Duby avoue à Guy Lardreau avoir voulu le placer en exergue de *Bouvines* (cf. *Dialogues*, *op. cit.*, p. 88).

134. Dont les recherches de Roger Chartier permettent, exemplairement, d'en apprécier les conquêtes. Notamment, *Lectures et lecteurs dans la France de l'Ancien Régime*, Paris, Seuil, 1987 ; *Les usages de l'imprimé (XV^e-XIX^e siècles)*, Paris, Fayard, 1987, et plus récemment, « Histoires sans frontières : Braudel et Cervantès », *Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, n° 42, octobre 2008, p. 193-206.

135. Pierre Vilar, « Coup d'œil sur l'Espagne contemporaine et la recherche historique », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, « L'Espagne vers l'Europe », n° 5, 1986, p. 14-19, citation p. 15.

136. Lucien Febvre, *Combates por la Historia*, Barcelona, Ariel, 1970.

137. Pedro Ruiz Torres, « Les usages politiques de l'histoire en Espagne. Formes, limites et contradictions », *op. cit.*, p. 132.

138. Pedro Ruiz Torres, *op. cit.*, p. 133.

139. Lucette Valensi, *Les Fables de la mémoire*, *op. cit.*, p. 16.

140. *Ibid.*

141. José Enrique Ruiz-Domènec, *Memoria de los feudales*, Barcelone, Argot, 1984, prologue de Georges Duby.

142. Cf. dans le journal *El País*, du 18 avril 1978, Fernando Samaniego, « Pierre Nora : la historia y la memoria nacional ».

143. Cf. Pedro Ruiz Torres, « Les usages politiques de l'histoire en Espagne. Formes, limites et contradictions », *op. cit.*, p. 130.

144. *Ibid.*, p. 129-130.

145. Javier Tusel, « El uso alternativo de la Historia », *El País*, le 23 juillet 1998.

146. Cf. notamment, le numéro 32 de la revue *Ayer*, consacré à « Historia y memoria », 1998.
147. Pour les mentions de Nora dans la presse espagnole, cf., entre autres, Justo Serna, « Memoria de España ? », *El País*, le 12 février 2004 ; Pilar Cáceres, « Historia y memoria », *El País*, le 4 janvier 2007.
148. *El País*, le 3 mars 2009.
149. *El País*, le 24 août 2005.
150. [« el producto del amor que permite soslayar la aflicción y que hace posible el perdón »] José Luis Pardo, « La buena memoria », *El País*, le 21 juin 2003
151. [« invocación moral contra el olvido del daño infligido y del dolor de las víctimas »] *Ibid.*, voir aussi le débat « Convivir con el pasado », *La Vanguardia*, le 4 mai 2003.
152. *El País* du 25 novembre 2003 et du 1^{er} décembre 2000.
153. « error garrafal y histórico », selon les termes de Rita Barberá, maire de Valence (cf. *El País* du 10 octobre 2007).
154. Georges Duby, *Dialogues*, *op. cit.*, p. 83.
-

AUTEUR

FELIPE BRANDI**

EHESS/CRH